

Paris, me voici!

Quelques écrivains québécois publient à Paris.
D'autres, de plus en plus nombreux, sont coédités.
Faut-il offrir des Indiens pour séduire l'Hexagone?

Stéphane Baillargeon

A CHAQUE ART son pays de Cocagne. Les acteurs s'imaginent triomphant sur une scène londonienne, les musiciens rêvent à Carnegie Hall, les chanteurs à la Scala de Milan. Pour l'écrivain québécois, l'Eldorado est souvent parisien. Il a pour nom Minuit, toujours inhospitalier, Gallimard quasi inaccessible, et surtout les Éditions du Seuil, qui donnent davantage place au rêve avec leur écurie québécoise d'une dizaine de poulains.

Anne Hébert est devenue la Félix Leclerc de l'édition, le beau jour de 1960 où elle a fait paraître *Les chambres de bois* à Paris. « Toutes les maisons québécoises à qui j'avais soumis le manuscrit l'avaient refusé, expliquait-elle quelque part. Après quoi je suis restée fidèle aux gens du Seuil, si gentils avec moi. » Certains débarquent à Paris, tout simplement parce que personne ne veut d'eux chez eux. Appelons ça le syndrome du refusnik. Dans les années soixante, il y eut le cas Jacques Godbout recalé par les Éditions du Jour et récupéré lui aussi par le Seuil, le cas célebrissime Réjean Ducharme éliminé par Tisseyre, mais accueilli à bras ouverts par Gallimard et la critique. L'année dernière, *La douce revanche de madame Thibodeau* de Carole Tremblay était publié chez ce même Gallimard après plusieurs réponses montréalaises négatives.

On n'y va pas que par dépit. En témoigne en 1976, Louis Caron et son *Emmitoufflé*. « Je n'ai envoyé mon livre qu'à des maisons de Paris, où je vivais à l'époque, explique-t-il. Il en a résulté quatre propositions de contrats. » Devant un tel embarras du choix, Caron a choisi Laffont pour ses deux premiers romans. L'année dernière, le même Laffont publiait une autre primeur : *Mais qui va donc consoler Mingo ?*, roman de Paul Bussièrès peuplé d'Inuits et de banquises. Denise Bombardier estime de son côté que son premier livre, un essai sur la télé française, « ne pouvait pas intéresser un éditeur québécois. Les suivants ont naturellement suivi. Quand on a ce choix, on le prend. »

Et pour cause. Car les avantages sont évidents. Ne serait-ce que celui de la pré-consécration dont parle Godbout. « On est peu nombreux à réussir. La rareté crée l'intérêt. » La presse s'échauffe, les émissions « à plogue » s'en mêlent et, souvent, les ventes déboulent. La France est un riche bassin qui offre des millions de lecteurs potentiels au Québécois qui perçe.

Il y a peu de Roch Voisine de la littérature. « Un succès québécois équivaut à un livre français qui a peu marché », constate Pascal Assathiany, président de Dimédia, représentant du Seuil au Québec. Quelques centaines de copies, quelques milliers tout au plus. « Rien de très rentable. On le fait d'abord pour élargir le cercle de circulation de l'oeuvre. »

Au « happy few », la France offre un fabuleux tremplin. Denise Bombardier dit avoir vendu au-delà de 200 000 copies de son premier roman, *L'enfance à l'eau bénite*, en faisant le compte des traductions en plusieurs langues européennes, dont l'allemand, le roumain et le polonais. 200 000 copies, presque autant que *Les Filles de Caleb* ! Ça fait rêver. « Sur le plan financier, on voit d'ici l'avantage ! souligne-t-elle. Quel auteur ne souhaite pas être lu par le plus grand nombre de gens possible ? »

Les fleurs et l'argent des fleurs, mais aussi un pot de temps en temps : telle est la rançon des heureux élus. Anne Hébert pense « qu'il est mal vu de se faire publier en France ». Jacques Godbout se rappelle « qu'un certain Guy Robert » l'avait même accusé de ne pas être l'auteur de ses romans. Il s'est fait traité de « traître », on lui a reproché de manquer d'esprit de corps, un comble pour un auteur qui publie ses essais ici et travaille même pour Bo-



La coédition, le meilleur des deux mondes

LE CLUB SÉLECT des Québécois directement publiés en France a fait très peu de place aux nouveaux membres ces dernières années. Paul Bussièrès et Carole Tremblay sont de rares exceptions récentes. « C'est encore plus difficile qu'avant de se faire accepter à Paris », tranche Pascal Assathiany, rejoint en Europe, où il vient de participer à la Foire du Livre de Francfort, la plus importante au monde.

Le nouveau truc pour tenter de percer le marché franco-européen du livre, c'est la coédition. Francine Noël l'a compris, dont le *Nous avons tous découvert l'Amérique* paraît ce mois-ci en France et au Québec, sous une même griffe Leméac/Actes sud. Le livre est une réédition à peine remaniée de *Babel, prise deux, ou nous avons tous découvert l'Amérique*, publié chez VLB en 1990. « Ce n'est pas un nouveau livre, comme ce n'est pas une nouvelle pièce entre la première et la quinzième représentations, dit la professeure de théâtre de l'UQAM, qui avoue n'avoir que

très peu remanié le texte. « Le livre a un second souffle, une deuxième chance. »

Leméac collabore avec Actes Sud depuis deux ans. Cet automne, ils lancent ensemble *Il pleut des rats*, une traduction de *Rat Palms* du romancier montréalais David Homel. Les deux maisons ont déjà fait paraître *Les Reines* de Normand Chaurette et un premier volume du Théâtre complet de Michel Tremblay.

« On collabore pour une toute petite partie de nos productions respectives, dit Lise Bergevin, directrice chez Leméac. C'est un processus tout neuf qui va demander plusieurs années, une décennie peut-être, avant de se développer vraiment à son maximum. Ça ne devrait pas être tellement plus difficile pour un éditeur québécois de percer le marché français que pour un nouvel éditeur français de démarrer. En y mettant le temps, on va y arriver. » Patience, patience !

Même prudence du côté du Boréal qui refuse de faire dire aux chiffres ce qu'ils ne

disent pas. Dans cette maison, la coédition n'est l'affaire que de quelques titres sur les 70 auteurs publiés annuellement. *Marie Suivait* L'été de Lise Bissonnette, devrait bientôt paraître au Seuil ainsi que *Lumière des oiseaux* de Pierre Morency, *Appalaches* d'André Pronovost et surtout *Le jour n'a d'égal que la nuit*, un nouveau recueil de poèmes d'Anne Hébert, après 32 années de silence dans ce domaine.

Le Boréal s'associe aussi à d'autres maisons : L'Arpenteur pour *La chute du corps* d'Hélène Le Beau, *La Découverte* pour une édition de plus de *L'État du Monde* et bientôt pour *L'Esprit du don*, un essai du Québécois Jacques T. Godbout (à ne pas confondre avec son homonyme). « Le boum est loin, résume Pascal Assathiany. On vit les balbutiements de ces ententes. Des liens se sont établis au fil des ans, un petit réseau d'amitié et d'échange s'est constitué. »

C'est mince, tout compte fait. Mais Paris, dit-on, n'a pas été bâti en un jour. ...

— S.B.

réal ! « C'est de la Kébétise, soupire-t-il. Du nationalisme bête, une vision Saint-Jean-Batistarde. Comme si l'éditeur était plus important que le livre ! »

Carole Tremblay s'est retrouvée en pleine tempête. Après que son roman jeunesse ait reçu bon accueil à Paris, un des trois éditeurs québécois qui avaient refusé le manuscrit a écrit aux journaux pour se plaindre du rôle de bourrique qu'on lui faisait jouer dans cette affaire. « Je n'ai pas du tout honte de mon refus, se défendait-il, même si le roman a été publié par la suite chez le dieu Gallimard. »

« On entretient un rapport très ambigu à la France, renchérit Denise Bombardier. Un rapport émotionnel qui finit par être extrêmement agaçant. De toute manière, je me fiche de ces réactions ridicules. » Elle se prépare à interviewer Robert Charlebois. « J'ai relu les textes de ses chansons, qui sont vraiment formidables. Et pourtant on l'a traité de tous les noms quand il a percé en France. Sauf que pendant ce temps-là, on envoie des équipes filmer Céline Dion lorsqu'elle passe à un talk-show américain. » Irritant !

Louis Caron inverse la proposition : c'est la France qui entretient un rapport ambigu au Québec. « Ils ont de nous des perceptions à la Jack London et ça m'enrage qu'on me renvoie une image de trappeur ou de paysan. Ça m'enrage et ça me fait mal. Je vis à Longueuil, je ne chasse pas pour manger, je suis monté deux fois sur un Ski-doo. » Rien à faire, on le folklorise à qui mieux mieux de l'autre côté de l'Atlantique. Et on en redemande.

L'exotisme est un coutelas à deux tranchants. Il sert en même temps les auteurs québécois, retenus aussi bien pour leurs détails « typiques » que pour leurs qualités littéraires : les hot-dogs de Galarnearu, les ceintures flechées de Kamouraska et des Canards de bois, et puis les Indiens de Robert Lalonde. « Ça pogne », comme on dit.

« Je pense qu'ils aiment le rapport à la nature et une certaine sauvagerie de mes romans », dit l'auteur-comédien encensé récemment par le journal *Le Monde*. Lalonde participait cette semaine au Salon du livre de Le Mans, en France. « Ils goûtent peut-être la mesure et une autre écriture, un autre souffle francophone », hasarde-t-il. De son côté, Louis Hamelin, qui a vu qualifier son roman *Ces spectres agités* d'anti Maria-Chapdelaine se méfie des généralisations : « Certains éditeurs parisiens fuient les romans trop québécois. »

Les écrivains d'ici essaient-ils de gonfler leur « différence » quand ils publient là-bas, retranchant ? adaptant ? écrivant pointu ? En général, les concessions de formes ou de fonds sont peu nombreuses. Godbout parle de « quelques petites coquetteries éliminées. » Robert Lalonde dit « qu'on ne l'achale pas avec ça ». Bref, rien de comparable avec le nettoyage à l'eau de Javel (La Parisienne) que vient de subir *Being at Home with Claude* pour son adaptation française. La pièce de René-Daniel Dubois, rebaptisée *Chez moi, chez Claude* a été retraduite en « français de France », son intrigue transposée à Paris, alors que dans les récentes productions italienne, hollandaise et britannique le drame se déroulait à l'ombre du Mont-Royal. Rares sont les teils sommets d'adaptation.

Francine Noël, qui vient de publier chez Actes Sud, (voir encadré) a accepté qu'on joigne un « petit glossaire à l'usage des lecteurs européens » pour bien leur faire comprendre qu'être « accoté », c'est « vivre en concubinage », que « buzzer », c'est « triper », et que « câlisser patience », c'est « ficher la paix ».

« C'est pour enrichir leur vocabulaire, explique-t-elle. Je ne suis pas colonisée au point de faire la fine et la belle devant des Français et de penser qu'ils savent mieux écrire que nous. On écrit différemment, voilà tout. » Gallimard a aussi placé un avertissement au lecteur dans le livre de Carole Tremblay, pourtant largement épuré de ses québécismes. Un seul astérisque expliquait qu'un beigne était un beignet. Paris vaut bien une messe. ...

Une année sous silence
Parfois je ris tout seul
Jean-Paul Dubois



Pour rire en silence. Un roman et un recueil de chroniques le prouvent: Jean-Paul Dubois s'y entend pour faire partager cette hilarité.

Pierre-Robert Leclercq
Le Monde



ROBERT LAFFONT

Le voyage de Lou



Odile Tremblay
Entre les lignes.

CERTAINES FIGURES féminines du passé, celles d'Alma Mahler, d'Anais Nin ou de Milena Jesenska par exemple, ont quelque chose de magique. Elles sont toujours là où l'action se passe, aux côtés de personnages hors du commun. Lou Andréas-Salomé est de celles-ci. Il fut un temps où j'achetais tout sur elle, ses mémoires, sa correspondance, des biographies, cherchant à découvrir quel magnétisme l'attirait infailliblement vers les points chauds, les vrais maîtres. Psychanalyste et écrivain, anticonformiste à une époque (le début du siècle) où la société muselait les femmes, elle exerça une influence profonde sur Nietzsche et sur Rainer Maria Rilke, avant de devenir disciple et amie de Freud. Son intelligence, son intuition, la force de son caractère la postaient là où germaient les fermentations des grands bouleversements du siècle. Elle avait un beau visage ardent et volontaire avec une tignasse de cheveux blonds. Une photo de jeunesse la montre juchée sur un âne aux côtés des philosophes Friedrich Nietzsche et Paul Réé, avec qui elle vécut aux yeux du monde un scandaleux ménage à trois (très chaste dans les faits). Toujours différente de l'image qu'elle projetait, bien plus pudique



En 1900, en une tentative de retrouver les racines qu'elle avait abandonnées en se tournant vers le moderne Occident, Lou fit aux côtés de Rainer un voyage en Russie, sorte de rencontre mystique avec un pays quasi imaginaire qui devait lui marquer profondément l'un l'autre. Au point que leurs oeuvres y feront sans cesse référence au long des années. Le journal que Lou Andréas-Salomé tint durant ce voyage, jusqu'ici inédit, vient d'être publié au Seuil sous le titre *En Russie avec Rilke 1900*. Plus qu'un carnet de bord, loin du recueil de confidences intimes - la relation amoureuse avec Rainer y est complètement occultée -, ce journal est une suite d'impressions sur une Russie que les voyageurs idéalisent avec un candeur touchante, appliqués à confondre la réalité et le rêve. Le couple est fasciné par les paysans russes, à ses yeux détenteurs de la sagesse suprême. Lou note leurs mots sur son calepin, s'extasie de la profondeur de leurs réflexions. « De l'artiste au petit paysan, le chemin est plus court que de l'artiste aux

classes cultivées », croit-elle. La Russie que les voyageurs traversent de Moscou à St-Petersbourg est une icône. Ils visitent Tolstoï, mythe vivant qui reçoit ses admirateurs dans son ermitage d'Asnaïa Poliana, et à qui Lou trouve l'air d'un petit paysan ensorcelé, d'un être magique. Cette Russie-là, de cloches et de dorures, romanesque à souhait, créée en grande partie par leur propre imaginaire, les nourrit d'images. Au détour d'une rue se profile un poète aveugle guidé par un petit garçon, ou un pope, « curieux personnage vêtu de sombre, largement grisonnant déjà et en manteau à col, qui marchait devant nous d'un pas solitaire, comme venu d'un autre monde ». Même la Volga parle à Lou, comme lui parlent les couchers de soleil sur un Moscou qui rappelle celui de Cendrars. Ce voyage en Russie fut avant tout, on le comprend très vite, le périple intérieur de deux poètes. Lou n'est pas dupe de cette transfiguration, qui confie à son journal : « Il faut s'élever bien au-dessus du quotidien pour le vivre comme il convient, c'est-à-dire comme un collier de perles, une suite de minutes en or; chaque fois que nous y parvenons, notre vie touche à la divinité, quels que soient le lieu et la manière dont ce quotidien se réalise. »

En 1900, en une tentative de retrouver les racines qu'elle avait abandonnées en se tournant vers le moderne Occident, Lou fit aux côtés de Rainer un voyage en Russie, sorte de rencontre mystique avec un pays quasi imaginaire qui devait lui marquer profondément l'un l'autre. Au point que leurs oeuvres y feront sans cesse référence au long des années. Le journal que Lou Andréas-Salomé tint durant ce voyage, jusqu'ici inédit, vient d'être publié au Seuil sous le titre *En Russie avec Rilke 1900*. Plus qu'un carnet de bord, loin du recueil de confidences intimes - la relation amoureuse avec Rainer y est complètement occultée -, ce journal est une suite d'impressions sur une Russie que les voyageurs idéalisent avec un candeur touchante, appliqués à confondre la réalité et le rêve. Le couple est fasciné par les paysans russes, à ses yeux détenteurs de la sagesse suprême. Lou note leurs mots sur son calepin, s'extasie de la profondeur de leurs réflexions. « De l'artiste au petit paysan, le chemin est plus court que de l'artiste aux

qubécois, voudrait que les livres d'ici occupent la moitié de l'espace. Jacques Lancôt, responsable de VLB, parle d'une partie de bras de fer entre le diffuseur et le libraire. D'autres, pointent du doigt un certain colonialisme culturel... L'article de Francine Bordeleau s'en prend particulièrement à la fameuse Loi 51, qui règlemente les achats dans le milieu. « Chose sûre, écrit-elle, le libelle de cette loi, qui n'a jamais été doté de véritables instruments de contrôle, et qui n'a jamais été modifiée depuis dix ans, est à revoir. » Ajouts au prix 12-17 QUATRE AUTEURS québécois viennent s'ajouter à la liste déjà publiée des onze finalistes du prix 12-17 : Jean-Pierre April, N'ajustez pas vos hallucinettes (Québec/Amérique), Christine Brouillet, Un jeu dangereux (La courtois échelle), François Gravel,

qubécois, voudrait que les livres d'ici occupent la moitié de l'espace. Jacques Lancôt, responsable de VLB, parle d'une partie de bras de fer entre le diffuseur et le libraire. D'autres, pointent du doigt un certain colonialisme culturel... L'article de Francine Bordeleau s'en prend particulièrement à la fameuse Loi 51, qui règlemente les achats dans le milieu. « Chose sûre, écrit-elle, le libelle de cette loi, qui n'a jamais été doté de véritables instruments de contrôle, et qui n'a jamais été modifiée depuis dix ans, est à revoir. » Ajouts au prix 12-17 QUATRE AUTEURS québécois viennent s'ajouter à la liste déjà publiée des onze finalistes du prix 12-17 : Jean-Pierre April, N'ajustez pas vos hallucinettes (Québec/Amérique), Christine Brouillet, Un jeu dangereux (La courtois échelle), François Gravel,

qubécois, voudrait que les livres d'ici occupent la moitié de l'espace. Jacques Lancôt, responsable de VLB, parle d'une partie de bras de fer entre le diffuseur et le libraire. D'autres, pointent du doigt un certain colonialisme culturel... L'article de Francine Bordeleau s'en prend particulièrement à la fameuse Loi 51, qui règlemente les achats dans le milieu. « Chose sûre, écrit-elle, le libelle de cette loi, qui n'a jamais été doté de véritables instruments de contrôle, et qui n'a jamais été modifiée depuis dix ans, est à revoir. » Ajouts au prix 12-17 QUATRE AUTEURS québécois viennent s'ajouter à la liste déjà publiée des onze finalistes du prix 12-17 : Jean-Pierre April, N'ajustez pas vos hallucinettes (Québec/Amérique), Christine Brouillet, Un jeu dangereux (La courtois échelle), François Gravel,

LA VITRINE DU LIVRE

L'HUMILITÉ
Autrement, Sept. 92/189 pages
La revue des vicissitudes d'une vertu. Une autre superbe réflexion de la Série Morales où sont déjà parus sept numéros sur la fidélité, la politesse, le courage, la patience... Alors, qu'est-ce que l'humilité? Grandeur de l'infime, sagesse excentrique, liberté paradoxale, lucidité sur soi, répondent le philosophe, le poète, le marcheur et l'artiste en tentant de tracer la ligne perceptible où l'insignifiant et l'essentiel se rejoignent et s'écartent. Un étonnement, un regret, une inquiétude : un seul scientifique a répondu à l'appel, et encore, pour expliquer pourquoi l'humilité est hors le champ de sa recherche. Face à l'arrogante maîtrise technique, à l'insolente souveraineté des sciences, l'humilité est finalement de peu de poids...

LA RÉVOLUTION GALILÉENNE
William Shea
Seuil/313 pages
L'ouvrage retrace l'épisode crucial de la naissance de la science moderne et le génie de son fondateur. Le grand mérite de William Shea, professeur d'histoire et de philosophie des sciences de l'Université McGill, est de rendre compte des théories passées à l'intérieur du cadre conceptuel des savants qui les ont soutenues, de les juger sur l'arrière-fond de l'image du monde qui régnait à l'époque. On suit donc Galilée dans son activité d'observateur, de philosophe, de polémiste. On assiste à l'émergence d'une science expérimentale et mathématique. On revit évidemment le drame du penseur, victime d'une brutale réaction des forces conservatrices de son temps, dans le contexte particulier de la Contre-Réforme italienne. Un livre savant et passionnant.

JEANNE, FILLE DU ROY
Suzanne Martel
Fides/254 pages
Une édition de poche pour ce roman publié pour la première fois en 1974 et qui a valu le prix de l'ACELF et le prix Alvine-Bélisle à son auteur. L'histoire est connue : Jeanne Châtel quitte la France pour faire partie du premier contingent de jeunes filles à marier embarqué pour le Nouveau-Monde. À Ville-Marie, Jeanne épouse le seigneur

Mort d'Allan Bloom
LE CHANTRE du traditionalisme américain est décédé la semaine dernière à l'Université de Chicago. Allan Bloom s'était fait remarquer à la fin de la dernière décennie avec son essai *The Closing of the American Mind*, qui a figuré sur les listes des best-sellers durant plusieurs mois. Il y défendait des positions conservatrices sur l'éducation, la musique et la morale. Pour lui, l'Université était en train de se perdre à force de s'éloigner « de ses principes de base, des grands classiques, et des valeurs éternelles ».

Simon de Rouville, « sans même avoir remarqué la couleur de ses yeux ». Drame au cabaret, en l'occurrence une cabane de bois où la demoiselle va découvrir « l'amour, les rigueurs de l'hiver et les défis des grands espaces canadiens ».

CONNAISSANCE DE NELLIGAN
Réjean Robidoux
Fides/183 pages.
La passion d'un universitaire pour un poète. Une dizaine de textes, un quart de siècle d'un cheminement obsessionnel, menant du message de « l'oeuvre nelliganienne », à sa lecture et à sa forme, au destin devenu mythe. Le fou de Nelligan demeure tout de même lucide : « Je sais que mon écriture est résolument universitaire et qu'elle met en branle, à l'ancienne mode, tout le lourd appareil tant décrié (notes, références, documentation historique, analytique, factuelle, terre à terre...) que j'ai le mauvais goût de juger nécessaire pour réduire au minimum cette part monstrueuse de hasard que je reproche opiniâtrément aux experts de déployer pour connaître Nelligan. »

CORPS ET PSYCHÉ
Marc-Alain Deschamps
Hommes & Perspectives-EPI/312 pages
D'abord un outil pour s'y retrouver dans les « thérapies corporelles » qui remplissent les petites annonces et les babillards de notre société nouvelogiste : la Bio-énergie, la Gestalt-thérapie, l'Intégration posturale, les massages en tous genres, la psychothérapie holotropique de Grof (sic), l'illumination intensive (resic), la somatothérapie, le rêve éveillé, la sophrologie et les dizaines de méthodes baptisées du nom de leur initiateur, Alexander, Boyens, Feldenkrais et autres Vittoz... Ensuite, une réflexion à peine critique et une évaluation par trop complaisante de ces thérapies dans le contexte des transformations de la société occidentale depuis les trépassées années 1960-70. L'auteur enseigne la psychologie à l'Université René Descartes Paris V et à lui-même utiliser ces méthodes « étudiées avec la lucidité du chercheur ».

LA VIE LITTÉRAIRE

Stéphane Baillargeon
L'ASSOCIATION des auteur-e-s de l'Outaouais québécois et le Salon du livre de cette région sollicitent des manuscrits pour le Prix littéraire Jacques-Poirier, ainsi nommé en l'honneur de l'instigateur du Salon. Le concours est ouvert à tout citoyen canadien adulte, à tout manuscrit inédit de tout genre littéraire, le roman, la prose, l'essai littéraire, le conte ou la poésie. Le lauréat méritera une bourse de 2500 \$, la publication de son manuscrit chez VLB et une participation au Salon, en mars prochain. Le prix a été remporté la première fois l'an passé par Michel Dallaire pour *Terrain Vagues*. Les manuscrits doivent

parvenir au Salon du livre de l'Outaouais, 36 rue Fontaine, Hull (Qc), J8Y 2B6, au plus tard le 23 octobre. On peut obtenir les détails du concours et les formulaires d'inscription au (819) 776-0738
Où sont passés les livres québécois ?
LA REVUE *Lettres québécoises* pose la question dans son dernier numéro : les livres québécois sont-ils là où ils devraient être, c'est-à-dire en librairie, visibles et suffisamment nombreux ? Réponse : plutôt non que oui. Sur son propre territoire, le livre québécois n'occupe que 30 % de l'espace disponible dans les librairies agréées. Bruno Roy, président de l'Union des écrivains et écrivaines

qubécois, voudrait que les livres d'ici occupent la moitié de l'espace. Jacques Lancôt, responsable de VLB, parle d'une partie de bras de fer entre le diffuseur et le libraire. D'autres, pointent du doigt un certain colonialisme culturel... L'article de Francine Bordeleau s'en prend particulièrement à la fameuse Loi 51, qui règlemente les achats dans le milieu. « Chose sûre, écrit-elle, le libelle de cette loi, qui n'a jamais été doté de véritables instruments de contrôle, et qui n'a jamais été modifiée depuis dix ans, est à revoir. » Ajouts au prix 12-17 QUATRE AUTEURS québécois viennent s'ajouter à la liste déjà publiée des onze finalistes du prix 12-17 : Jean-Pierre April, N'ajustez pas vos hallucinettes (Québec/Amérique), Christine Brouillet, Un jeu dangereux (La courtois échelle), François Gravel,

qubécois, voudrait que les livres d'ici occupent la moitié de l'espace. Jacques Lancôt, responsable de VLB, parle d'une partie de bras de fer entre le diffuseur et le libraire. D'autres, pointent du doigt un certain colonialisme culturel... L'article de Francine Bordeleau s'en prend particulièrement à la fameuse Loi 51, qui règlemente les achats dans le milieu. « Chose sûre, écrit-elle, le libelle de cette loi, qui n'a jamais été doté de véritables instruments de contrôle, et qui n'a jamais été modifiée depuis dix ans, est à revoir. » Ajouts au prix 12-17 QUATRE AUTEURS québécois viennent s'ajouter à la liste déjà publiée des onze finalistes du prix 12-17 : Jean-Pierre April, N'ajustez pas vos hallucinettes (Québec/Amérique), Christine Brouillet, Un jeu dangereux (La courtois échelle), François Gravel,

qubécois, voudrait que les livres d'ici occupent la moitié de l'espace. Jacques Lancôt, responsable de VLB, parle d'une partie de bras de fer entre le diffuseur et le libraire. D'autres, pointent du doigt un certain colonialisme culturel... L'article de Francine Bordeleau s'en prend particulièrement à la fameuse Loi 51, qui règlemente les achats dans le milieu. « Chose sûre, écrit-elle, le libelle de cette loi, qui n'a jamais été doté de véritables instruments de contrôle, et qui n'a jamais été modifiée depuis dix ans, est à revoir. » Ajouts au prix 12-17 QUATRE AUTEURS québécois viennent s'ajouter à la liste déjà publiée des onze finalistes du prix 12-17 : Jean-Pierre April, N'ajustez pas vos hallucinettes (Québec/Amérique), Christine Brouillet, Un jeu dangereux (La courtois échelle), François Gravel,

COURRIER

Propos dévastateurs

DANS LE JOURNALISME professionnel — et cela s'applique aussi à la critique littéraire — il y a un code d'éthique qui prescrit au journaliste de ne pas recenser l'ouvrage d'un

ami. De la même façon, un chroniqueur qui a des raisons personnelles d'en vouloir à un auteur, que ces raisons soient connues du public ou non, devrait s'abstenir de faire la critique de son oeuvre, pour la simple raison qu'il ne peut plus exercer son métier de manière impartiale. Il y a un empêchement majeur dans les deux cas. Monsieur Salducci s'est permis de critiquer le dernier roman d'André Vanasse, directeur des éditions XYZ, même s'il était connu du milieu que Monsieur Salducci avait été congédié de cette maison d'édition quelques mois auparavant. C'est une première faute professionnelle. Et Monsieur Salducci récidive en s'attaquant à *L'eau blanche*, sans avoir l'honnêteté de dire que j'avais refusé deux de ses manuscrits en tant que directeur littéraire de la collection « Littérature d'Amérique ». Ça, il le gomme malicieusement en feignant de n'attaquer que le professeur de

création littéraire. Il se venge donc, mais d'une façon grotesque. Monsieur Salducci n'a pas une intelligence suffisante de la langue pour distinguer les fautes des emplois volontaires et des jeux sur le langage. C'est son problème, que j'avais déjà repéré dans ses critiques antérieures, et je ne lui ferai pas l'honneur d'en débattre avec lui, ni de l'ensemble de son article, d'autant plus que sa charge sombre dans le ridicule et se détruit d'elle-même à force d'outrances. L'image qu'il trouve la plus ridicule, « la cathédrale de la bouche », je l'avais empruntée de Paul Valéry lui-même, pour faire écho, ironiquement, à la préciosité de mon personnage. L'inculture de Monsieur Salducci et la hargne qui trouble sa vision l'empêchent de lire le moindre effet de sens, excepté peut-être l'accord des participes passés, à quoi se résume sans doute l'essentiel de son

talent. Les papiers de Monsieur Salducci sont dévastateurs... mais surtout pour LE DEVOIR !

Noël Audet
Réponse
DE NOMBREUX journalistes et critiques ont vu un jour ou l'autre un de leur manuscrit se promener d'éditeur en éditeur, en étant susceptible de rencontrer un refus. Il ne me semble pas utile de les baillonner pour autant. D'après vous, chacun de mes articles serait le reflet de sombres machinations. Si mes critiques ne sont guidées que par la vengeance, est-ce à dire que tous mes éloges sont monnayés par des pots de vin ? Apprenez que mon intégrité professionnelle est au-dessus de tout cela, et que JAMAIS ne vis motifs ne sont à l'origine de mes critiques. Je vous abandonne à votre paranoïa.
— Pierre Salducci

CONGRÈS AQP
Association québécoise des professeurs de français
Congrès: 5-6-7 novembre Sheraton Laval
25e anniversaire

Thème
Enseigner le français
Pour qui?
Pourquoi?
Comment?

153 intervenants: 7 grandes tables rondes et 90 ateliers

- primaire
- secondaire
- collégial
- université
- éducation aux adultes
- classes d'accueil
- volet interculturel
- pré-congrès pour les conseillers pédagogiques (5 nov.) 755

Conférences
Ouverture: jeudi 5 nov. 20 h.
Jacques Tardif
Université de Sherbrooke
"Pour un enseignement de plus en plus stratégique".
Clôture: samedi 7 nov. 12 h.
Philippe Meirieu
Université Lumière. Lyon 2 (France)
"Les enjeux de l'enseignement du français aujourd'hui".

Festivités du 25e anniversaire:
Spectacle de Gilles Vigneault.
Banquet sous la présidence de Marie Laberge

Renseignements:
AQP à Québec 1-418-626-6817
AQP à Montréal 595-7291
membre '185\$
non membre '230\$

vlb éditeur

Un enfant de Duplessis dans la tourmente!
Marcel Godin
LE CHEMIN DE LA LUNE
288 pages — 19,95 \$
Le récit d'un jeune garçon né de parents soi-disant inconnus, recueilli par une grande famille aristocratique, dans le Québec de l'après-guerre, alors dominé par les élites traditionnelles et le clergé. Peu à peu, celui-ci découvrirait qu'il est lié malgré lui à une société secrète. Une grande saga familiale, une fresque sociale qui nous transporte de Trois-Rivières en Autriche, sur des chemins mystérieux.

Un livre «coup de poing»!
Carole Michaud
UNE VIE, RIEN DE PLUS
166 pages —
Ce récit nous plonge dans le Québec profond, cléricale, familial et autoritaire. L'histoire sulfureuse d'une famille bien ordinaire où l'enfance n'était pourtant pas à l'eau bûte. Un ouvrage qui, à cause de sa cruauté, de la franchise de l'auteur et de son irrespect des règles du jeu, interpelle, dérange, proteste et, du même souffle, décape l'âme québécoise.

LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

l'Hexagone

Andrée Ferretti et Gaston Miron
LES GRANDS TEXTES INDÉPENDANTISTES
écrits, discours et manifestes québécois 1774-1992
Anthologie 504 pages 24,95 \$
Réuni par deux militants indépendantistes, mais aussi intellectuels passionnés de la question du Québec, ce choix de textes se veut représentatif de l'ensemble du discours indépendantiste tel qu'il s'est développé au cours de notre histoire. Un outil de réflexion et de référence sur l'évolution de la conscience québécoise, individuelle et collective. Le lecteur trouvera dans cet ouvrage toutes les raisons de promouvoir l'indépendance et de réfuter les arguments de ses adversaires. Un livre à lire avant le référendum.

Fernand Ouellette
COMMENCEMENTS
Essais sur la peinture
168 pages 16,95 \$
Un grand essai de Fernand Ouellette. La méditation d'un poète à travers quelques étapes de l'histoire de la peinture. Comment l'auteur «lit» Van Eyck, Patinir, le Greco, Vermeer, Chardin, Turner, Ingres, Corot, Pissaro, Matisse, Braque et d'autres. «Toute oeuvre d'art apparaît dans une lumière qui ne peut émaner que de la force d'un commencement.»

Lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS
Dimanche 18 octobre de 13h à 15h
Marco Micone
Le figuier enchanté
BORÉAL

Samedi 24 octobre de 13h à 15h
Marie Laberge
Quelques Adieux
BORÉAL

Vendredi 30 octobre de 17h à 19h
Jean François Chassay
Le jeu des coïncidences
dans
La Vie mode d'emploi de Georges Perec
HMH
de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
Outremont, Montréal
tél.: 274-3669

La nuit amérindienne

COWBOY
Louis Hamelin, roman,
Montréal, XYZ Éditeur,
« Romanichels », 1992, 418 p.

Jacques Allard

POURQUOI la nuit amérindienne où veut s'enfoncer Gilles Deschênes, jeune commis d'une minable pourvoirie du Nord, est-elle si séduisante? Est-ce son désœuvrement ou un certain esprit d'aventure qui l'amène à promener la son oeil américain? Il n'a rien des chasseurs de la « bête lumineuse » que nous a déjà montrés, si pitoyables, le poète cinéaste Pierre Perrault. Rien non plus de la férocité des amateurs de charivari qui hantent le roman ou-

blé de Robert Goulet (*The Violent Season*, Signet Book, 1961). Peut-être est-il tout simplement fasciné par la nuit comme le Vincent du précédent roman (*Ces spectres agités*, XYZ-Flammariion 1991). Ou encore emporté dans une quête du père, de l'ami ou de l'almour comme l'était Édouard Malarmé dans *La Rage* (Québec/Amérique 1989), premier roman et prix du Gouverneur général.

Jeune auteur né en Haute-Mauricie, Louis Hamelin nous propose à nouveau un tableau impitoyable de la déchéance, cette fois avec les québécois villageois de la bière et du BS, Amérindiens et blancs emmêlés jusqu'à la mort dans leur bataille pour la survie. Son narrateur, dont on ne sait pratiquement rien des origines sinon qu'il a fait des études, promène sur le monde ravagé de ces bois du

Nord le regard d'un entomologiste peu à peu tenté d'explorer cette nuit amérindienne : celle de l'agonie que traversent Cowboy, Karaté Kid, Donald-les-bras, Judith et autres aborigènes « mousquetaires de la muskeg », flâneurs de forêts coupées à blanc et de lacs bordés de cannettes de bière, sauteurs de trains et « sniffeurs » de naphthé.

C'est eux qu'il choisira comme seuls amis possibles, à l'exclusion du Vieux, de monsieur l'administrateur, de Muppet le retraité et autres figures de l'exploitation blanche qui s'étalent et se frottent au magasin ou à l'hôtel. C'est vers eux qu'il ira pour se découvrir finalement incapable de changer quoi que ce soit à la loi pourrie du milieu : le village indien n'est pas plus viable que le village privatisé qu'il rejetait, tout en en profitant. Le loisir est partout pareille-

ment déliquescence, baveux d'alcool et de misère, jouxté à la mort.

Pour dire ce voyage interculturel, le récit du commis se donne en cinq chapitres : « Le jour de Dollard », « La Saint-Jean », « The Independence Day », « Noël en juillet », « Le pow-wow », autant d'ironiques fêtes qui sont marquées par le vol, le meurtre ou le suicide, le viol ou l'inceste, comme si tout cela allait de soi. Sauf peut-être le meurtre d'un Indien soiffard dont l'énigme structure habilement le récit par son dévoilement en creux, en italiques. La mise en parallèle des deux narrations témoigne de la réflexion qui préside à l'écriture, ici comme dans les autres romans d'Hamelin.

La grande narration se donne généreusement, à l'image de la parole débordante dans cet univers du silence : « La concision est impossible

dans un pays dilaté ». On retrouve alors le style d'Hamelin : une pratique de la métaphore alongée, de la comparaison étonnante, un usage assez appuyé du mot scientifique (sciences de la nature) dans une expression directe du vulgaire (rarement poétisé), le tout se donnant avec la gouaille de certains polars américains où le français de la traduction nous sert l'argot parisien. Étonnante cette synthèse des langues savante et populaire, française et québécoise que l'on trouve aussi chez d'autres jeunes écrivains d'ici (voir le très bon *Coyote* de Michaud) où cohabitent les moutards et les camélingues, l'hérogrammate et le « mumbling ».

Tout au long de cette narration débordante s'inscrit par ailleurs ce récit italique d'une très grande concision, présenté d'abord comme les no-

tes personnelles du commis et finalement comme le discours progressivement développé du rêve intime où la boucle du récit se ferme. Dans cette opposition des styles, s'affiche on ne peut plus clairement une écriture qui se veut d'oppositions mêlées. Métissage. On ne s'étonnera donc pas que parmi les références littéraires données directement par le texte, on trouve tout à la fois l'*Agaguk* de Thériault (envers parfait de la figure dégénérée du primitif) et l'*Ulysse* de James Joyce (parangon de toutes les libertés langagières).

Ou encore Rimbaud d'après qui le village paraît nommé : « Mon auberge était à la Grande-Orse... » Ou un romancier américain nommé Ken Kesey (pour une chanson). En écrivant, Hamelin donne à lire. Et beaucoup. Plonge dans la nuit baroque.

Les mots de Louis Hamelin

Marie-Claire Girard

LOUIS HAMELIN vient de publier son troisième roman *Cowboy* aux éditions XYZ. Amoureux des mots et du vocabulaire, il a accepté de se prêter au jeu des associations d'idées...

Cowboy : « C'est d'abord un mythe, ensuite une image. Un mythe que nous nous sommes appropriés au Québec où nous avons une culture western sans avoir d'histoire western. Notre vrai cowboy à nous c'est le coureur des bois. Pour le roman j'ai poussé ce raisonnement au bout en appelant un Indien du Québec Cowboy ».

Indien : « Un autre mythe, le début des émissions à Radio-Canada. Le nom d'équipes de baseball et de hockey aux États-Unis. Nous nous sommes accaparés des images et nous avons parqué les êtres humains dans des réserves. Les Indiens nous ont appris à explorer et à exploiter le continent et à survivre, et dans le domaine de l'occupation de l'espace nous avons tout appris d'eux. C'est une figure qui surgit maintenant du passé pour demander des comptes et qui refuse de se laisser réduire à l'état d'effigie ».

Paysages : « Des rangées d'épinettes, des petites montagnes au profil bas, des lacs étouffés par la mousse et les tourbières, un peu miséreux. Le paysage de la forêt boréale est l'un des plus beaux que je connaisse, austère, demandant à être conquis. C'est un espace devant être occupé et habité par le langage aussi ».

Mouches noires : « C'est l'ennemi, la haine incarnée, une malédiction de la terre de Caïn. J'aime beaucoup les animaux, mais c'est sûrement la créature vivante qui a passé le plus près de me rendre fou ».

Trains : « Le moyen de locomotion qui réconcilie les notions d'espace et de déplacement. Dans un train on peut se déplacer en se déplaçant, il s'agit d'un espace en soi qui franchit l'espace, un lieu avec des points de repères. J'ai des souvenirs impérissables liés au train. Comme par exemple m'être fait draguer par un Indien homosexuel de Toronto dans un train allant vers Sudbury. Il se passe toutes sortes de choses dans un train ».

Carabines : « C'est beau une vieille carabine. Je suis amateur de visites dans les musées où se trouvent des vieilles métaux et de vieux mousquets. C'est le plus animal des objets, demandant à être dompté et apprivoisé puisqu'il transporte la possibilité de la mort ».

Castors : « Les cinq cennes. C'est aussi la raison première de la percée du continent par les explorateurs. C'est un animal qui a une lourde responsabilité à porter sur ses épaules poilues. En même temps c'est un animal exemplaire, bon père de famille, s'accouplant pour la vie. C'est un bâtisseur. Peut-être que Robert Bourassa admire secrètement le castor, il en a peut-être même un de caché



PHOTO JACQUES GRENIER

Louis Hamelin

dans sa piscine ».

Enfants : « Ils sont très présents dans le roman. Les enfants c'est magique. Je ne peux pas en rencontrer sans me transformer instantanément en mon oncle. Je les aime beaucoup, trop sans doute pour en avoir moi-même présentement. Ce sont les seuls êtres à qui tu peux faire des grimaces sur la rue sans qu'ils l'envoient paître, ils vont répondre par une autre grimace ou un sourire. Je sais aussi tout ce que cela peut avoir d'exigeant. Les Indiens ont les plus beaux enfants du monde et ces enfants te regardent en te jaugant, avec la supériorité dans leurs yeux ».

Vocabulaire : « Par opposition aux ressources naturelles, c'est une ressource artificielle, c'est une jungle, un monde exotique, à la fois de la musique et de la métaphysique, c'est un objet de désir, de quête, de possession, un instrument de pouvoir. Maîtriser un mot ce n'est rien, il faut maîtriser son sens. Bref, j'aime bien le vocabulaire ».

Mélancolie : « La première fois que j'ai eu conscience de l'éprouver vraiment j'étais enfant chevauchant une bicyclette CCM mauve, par une fin de mois d'août. J'ai senti que l'é-

cole allait recommencer et que l'automne arrivait. Le goût de pleurer. L'écriture est une démarche qui naît de la mélancolie, une prise de conscience aiguë que le temps passe et qu'il ne reviendra jamais ».

Le gros lot : « Pour moi le véritable gros lot ce serait de comprendre la vie ».

L'amitié : « C'est souvent la dicta-

ture de l'émotion. Le modèle de l'amitié pure et désintéressée est un idéal, dans la vie de tous les jours c'est assez rare. C'est comme le grand amour... Dans *Cowboy* l'amitié est en une de peu de mots, de connivences, de regards. C'est une reconnaissance entre une même catégorie d'êtres ».

La mère : « Sur le marché des sen-

timents c'est une valeur sûre et à mesure qu'on vieillit la cote est à la hausse si tu consultes le *Financial Time* de l'amour. L'amour maternel étant le modèle de tous les autres, c'est un amour aussi dérangeant que rassurant, à la fois l'envahissement

et le renoncement. La mère est toujours importante dans la vie de l'écrivain et dans l'écriture même. Peut-être qu'on écrit toujours au fond pour faire plaisir à sa mère, pour se racheter à ses yeux ».

Le père : « Quelqu'un qu'on découvre à l'enfance, qu'on rejette à l'adolescence puis qu'on redécouvre à l'âge adulte. C'est la figure d'autorité, il faut en venir aux prises avec lui. C'est un amour qui va moins de soi que celui porté à la mère. Il faut l'établir. Une mère ça s'adore. Un père, ça s'apprivoise ».

Les frères : « J'en ai quatre, j'ai une expertise là-dedans. Le modèle de toute amitié, c'est le frère. J'ai été près de chacun d'entre eux à différentes époques. Il y a bien sûr des luttes fratricides, des bagarres épiques, mais l'acceptation de la nature de chacun est presque inconditionnelle. Mes meilleurs amis ce sont mes frères ».

L'écrivain de la famille : « C'est un mal nécessaire, le chroniqueur des grands et des misères. Je ne suis pas une bête bizarre parce que ma famille me connaissait bien avant que je ne devienne écrivain. Dans ma famille, si on remonte les générations on retrouve des défricheurs, des fermiers, des bûcherons, moi je suis le défricheur d'un domaine nouveau : le langage ».

Le Québec : « Quelques longueurs de piscines nous séparent de l'acceptation de nous-mêmes. La piscine appartient à Robert Bourassa. Le Canada est un noeud de vipères, deux scorpions enfermés dans une bouteille. Je ne suis pas un nationaliste fanatique mais Bourassa est présentement un homme très dommageable pour le Québec dans une perspective historique. C'est le champion de la vaise-hésitation ».

Une épitaphe : « Ah, ça c'est la pire question, c'est gênant, me demander de poser un verdict sur ma propre existence. Bon. Il est né avec effort, a grandi avec effort, a aimé avec effort, a écrit de force. Il est mort sans aucun effort ».

INVITATION
Les journées l'Hexagone Quinze VLB Éditeur
du 17 au 31 octobre 1992
à la **Librairie Champigny**
4380, rue Saint-Denis

Rencontres, débats,ancements
Samedi, 17 octobre à 14 h:
Débat animé par Marie-Claire Girard: *Pour la fiction ou l'autobiographie?* Avec les écrivains Marcel Godin, Micheline La France, Carole Michaud, Émile Ollivier, Rober Racine, Marie Gaudreau.

Dimanche, 18 octobre à 14 h:
Débat animé par Pierre de Bellefeuille: *Le nationalisme, ce n'est pas l'indépendance.* Avec les essayistes Andrée Feretti, Martin Masse, Gaston Miron.

Samedi, 24 octobre à 14 h:
Débat animé par Jean Daunais: *Les secrets du polar.* Avec les écrivains Roger Delisle, Richard Lachaine, Guy Lavigne, André Smith.

Dimanche, 25 octobre à 14 h:
Débat animé par Robert Comeau: *Le Québec et ses revendications:* un combat bien engagé. Avec les essayistes Alain-G. Gagnon, Daniel Latouche, Claude-V. Marsolais, Robin Philpot, François Rocher, Rodrigue Tremblay.

Mardi, 27 octobre 1992 à 19 h:
Débat animé par Jacques Pelletier: *De la critique à la fiction.* Avec les professeurs, écrivains et critiques André Brochu, Philippe Haec, Jean Marcel, Lori Saint-Martin, Michel van Schendel.

Mercredi, 28 octobre 1992 à 18 h:
Lancements de *Montréal est une ville de poèmes vous savez*, anthologie de Claudé Beausoleil publiée à l'Hexagone, et du collectif *Nouvelles de Montréal*, publié sous la direction de Micheline La France dans la collection de poche TYPO.

À la librairie **Champigny**
4380, rue Saint-Denis

• l'HEXAGONE Quinze vlb éditeur

UN CRI AU CŒUR DE NOTRE SOCIÉTÉ

Sous la direction de
Jacques Grand'Maison

VERS UN NOUVEAU CONFLIT DE GÉNÉRATIONS
Profils sociaux et religieux des 20-35 ans

Après *Le drame spirituel des adolescents*, l'équipe réunie autour de Jacques Grand'Maison poursuit sa vaste enquête sur la société québécoise actuelle. Dans ce dossier, elle laisse la parole aux jeunes adultes de 20 à 35 ans. Leurs témoignages ne sont pas moins bouleversants que ceux de leurs contemporains plus jeunes. Ils expriment certes une quête d'espérance, de sagesse, de réalisme, mais sur un fond de désarroi intérieur. Les projets souvent déçus comme les défis et les fuites inévitables esquissent un troublant tableau du nouveau conflit de générations qui nous attend.

Cahiers d'études pastorales - 11, volume de 402 pages, 24,95\$

Vers un nouveau conflit de générations
Profils sociaux et religieux des 20-35 ans

Cahiers d'études pastorales • 11

fidés

Je le veux!

L'AGENDA CROC 1993
LE SUCCÈS!

SUCCÈS!
«Ce livre est la clé de notre succès!»
Les frères Reichman

Vous avez envie de cheminer jour après jour sur le sentier périlleux de la réussite? Rien de plus simple! Les 365 lois fondamentales présentées dans l'Agenda CROC 1993 mènent en ligne droite les plus acharnés et les plus talentueuses vers le succès total et la réussite absolue!

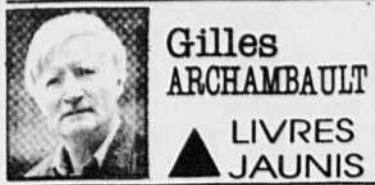
Les Éditions LOGIQUES

L'Agenda CROC 1993 - Le succès!
Jacques Hurtubise • reliure spirale
224 pages - ISBN 2-89381-094-2 12,95\$

Distribution exclusive
LOGIQUES inc. C.P. 10, succ. - D., Montréal/Québec
H3K 3B9 Tél.: (514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

Livres le plaisir des

Regards sur un certain Québec

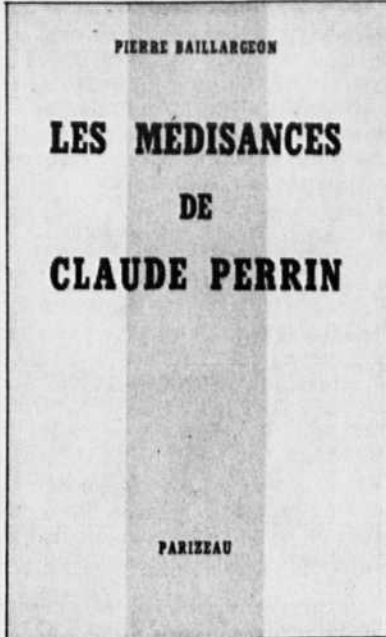


Gilles ARCHAMBAULT
LIVRES JAUNIS

LES MÉDISANCES DE CLAUDE PERRIN
Pierre Baillargeon
Montréal, Lucien Parizeau, 1945

J'AI TOUJOURS été fasciné par le destin de ces intellectuels québécois pétris de littérature française tenus de vivre dans une société qui ne leur donnait que bien peu de contentement. Il ne s'agit pas de jeter le blâme ou l'absoudre. Ce n'est pas mon affaire.

Si j'ai relu *Les Médisances de Claude Perrin*, c'est tout bonnement parce que Baillargeon écrit avec rigueur, qu'il est très intelligent et qu'il me permet de connaître l'époque qui a précédé la mienne. J'ai croisé l'auteur quelque fois vers la fin de sa vie. Il devait avoir 47 ans et travaillait comme traducteur. Une intelligence supérieure, un tempérament de moraliste qui lui faisait porter des jugements sévères



sur le milieu. Il avait fondé la revue *Amérique Française* alors qu'il n'était que dans la vingtaine, avait toujours été un défenseur du français. Je n'aurais pas détesté le connaître mieux. Je me suis contenté de le lire.
Le fil conducteur du livre ? Un

écrivain décide d'aller mourir dans un petit village. Il écoulera les derniers jours de son existence à rédiger son testament. Un testament bien particulier puisqu'il s'agit d'une charge contre le manque de culture de ses contemporains.

En 1945, Baillargeon n'a que 29 ans. Il n'est donc pas étonnant qu'il ne s'attache pas à faire sentir la détresse de la mort chez son personnage. Les idées comptent bien davantage que les descriptions physiologiques ou géographiques. « Le village, je ne peux pas le décrire. Peu me chaut l'aspect extérieur. Laissons-le à ceux qui décrivent les choses comme si elles n'étaient pas des signes, (d'où leurs défauts : manque d'ordre et insignifiance). L'esprit n'a que faire d'images qui ne sont pas des idées ».

Claude Perrin n'est que le porte-parole de l'auteur. Il partage ses idées sur la médiocrité ambiante. La malmise du clergé, son obscurantisme sont dénoncés vertement. Les nostalgiques du collège classique trouveront dans ce livre matière à réflexion. Tout n'était pas rose dans ce monde fermé où, croyant aborder les cultures grecques et latines, on se contentait d'enseigner des règles de

conjugaison. Baillargeon en a surtout contre un enseignement qui ne porte pas à l'analyse. On offrait aux élèves des idées toutes faites. Le maître livrait des conclusions.

Écrire en 1945 un ouvrage de ce genre demandait beaucoup de courage. Il n'est pas sûr que Baillargeon n'a pas payé chèrement sa franchise. Il a toujours été dangereux au Québec de s'identifier à la culture française. On ne tarde pas à vous taper d'inféodation.

Quarante-sept ans après sa publication, cet essai déguisé en fiction ne manque pas d'intéresser. Si le Québec a changé à la vitesse du monde occidental, il n'empêche que certaines des affirmations de Baillargeon sont toujours vraies. « Je ne fus pas lu. Je pourrais dire, comme nos auteurs illisibles, que c'est la faute aux Canadiens. Le fait est que, s'ils rougiraient pour la plupart de ne pas savoir lire, néanmoins ils se passent sans peine de littérature, bien que soit pourtant illettré quiconque ne lit point ».

Si on n'est pas agacé par une certaine hauteur dans le ton, on peut certainement faire son miel de ce livre écrit par un moraliste aux dents bien acérées.

Amours stériles

LES MENSONGES BLANCS
Tiziana Beccarelli Saad, Montréal, Triptyque, 1992, 70 pages
BOOMERANG
Monique Bosco, Hurtubise HMH, collection « L'Arbre », 1992, 144 pages
Pierre Salducci

CERTAINS vont le trouver trop court, ce petit recueil de Tiziana Beccarelli Saad. Trois nouvelles à peine, il est vrai. Mais pourquoi en dire plus long lorsqu'il s'agit de trois cris du cœur qui vont droit au but, c'est-à-dire à l'émotion, sans détour ni effusion inutile ? Dans *Les mensonges blancs*, second recueil de l'auteure après *Les passantes* en 1986, Tiziana Beccarelli Saad traque la complexité des relations chez des êtres fragiles, prisonniers de petits noyaux familiaux. Ses personnages sont principalement des femmes qui vivent toutes des situations de crise. L'une n'arrive pas à apaiser les tensions qui l'opposent à sa mère, l'autre cherche une solution pour se débarrasser de l'enfant qu'elle porte sans cependant vouloir avorter, la dernière enfin, découvre la vraie nature de son fils à l'occasion d'un événement tragique.

Parfois mère, parfois fille, parfois l'une et l'autre, les femmes de ces *Mensonges blancs* se ressemblent et s'entrevoient d'une nouvelle à l'autre, donnant peu à peu l'impression que l'histoire de l'une influence forcément l'histoire de l'autre. Ainsi les femmes de Tiziana Beccarelli Saad dépendent-elles les unes des autres et n'ont pas d'autre issue que la solidarité car toutes vivent la même histoire et toutes essaient d'échapper à la même douleur, dont la forme seule varie.

De structures diverses, ces trois nouvelles sont d'inégale valeur. On préférera la première *Insistants malentendus* pour la complexité des relations mère-fille, tandis qu'on retiendra surtout la dernière *L'impatiencia de l'angoisse* (les titres sont souvent un peu d'artifice) pour la tension dramatique qui y est exploitée. La deuxième étant probablement la plus convenue. Usant d'un style parfois un peu trop appuyé ou de formules maladroites à l'occasion (« Cette femme tu la hais... d'amour »), *Les mensonges blancs* de Tiziana Beccarelli Saad constitue néanmoins un beau moment d'émotion, prenant, réaliste, et qui laisse un petit goût de questionnement amer dans la bouche.

Plus volumineux, le recueil de Monique Bosco regroupe quant à lui 14 nouvelles, présentées sous le titre gé-

nérique *Boomerang*. Comme Tiziana Beccarelli Saad, Monique Bosco explore tout au long de son ouvrage le thème des relations humaines. Elle observe la complexité des amours, décrit la douleur des incertitudes et évoque la conséquence des échecs. Même s'ils sont majoritairement féminins, ses personnages incluent néanmoins des hommes et tous interviennent dans un espace temporel qui part du début du siècle jusqu'à nos jours, avec quelques échecs plus marqués dans les années 50 ou 60, ce qui donne à l'occasion un recueil un petit côté rétro tout à fait savoureux.

En bien des points, l'univers de Monique Bosco n'est pas sans rappeler celui de Claire Martin, tout comme *Boomerang* fait bien souvent penser à *Avec ou sans amour*, cette seule référence étant déjà un gage de qualité. On retrouve en effet chez Monique Bosco une certaine cruauté devant des situations désespérées qu'elle n'hésite pas à pousser à l'extrême ainsi qu'une facilité déconcertante pour rendre la réalité, à petites touches, avec une précision remarquable. Moins précieuse que Claire Martin et, surtout, refusant cet humour derrière lequel se réfugie l'auteure de *Avec ou sans amour*, Monique Bosco pousse ses personnages jusqu'au bout de leurs expériences et les oblige à en tirer les conclusions qui s'imposent. Certains se suicident, d'autres choisissent l'obésité (thème récurrent) ou se condamnent à un célibat draconien, peu s'en sortent. Tous sont des victimes et vivront des amours-boomerang, c'est-à-dire des émotions adressées en vain à l'entourage qui les perçoit mal ou les refuse.

À l'exception d'une ou deux qui tiennent davantage de la chronique que de la nouvelle, toutes les petites histoires de *Boomerang* sont excellentes. Chacun trouvera une raison particulière d'en préférer une, comme par exemple *Retour d'Europe* pour la critique de la condition masculine, l'engagement politique et la volonte de son héroïne, *L'asperge* pour le sort malheureux de son héros, *La douleur du printemps* pour la réflexion sur la vieillesse, ou *Sans histoire* pour la fierté triomphante, etc. Mais toutes méritent le détour.

Placés tous deux sous le seul signe des amours vaines et des sentiments perdus, les recueils de Tiziana Beccarelli Saad et de Monique Bosco se lisent avec plaisir et constituent une excellente occasion de renouer avec la production de nouvelles québécoises que les éditeurs avaient plutôt négligée lors du printemps dernier.

Babel, prise trois

NOUS AVONS TOUT DÉCOUVERT L'AMÉRIQUE
Francine Noël,
Leméac/Actes Sud, 324 p.
Marie-Claire Girard

FATIMA GAGNÉ, le personnage principal de *Nous avons tous découvert l'Amérique* de Francine Noël (co-édition Leméac-Actes Sud) se définit comme sédentaire, urbaine, montréalaise et orthophoniste. Elle « accompagne ceux qui cherchent leur langue perdue ». Et, pour cette édition préparée pour un marché français, l'auteur de *Nous avons tous...* souhaiterait, je crois bien, être accompagnée par des lecteurs qui cherchent, et vont trouver, la langue québécoise.

Car, si le texte original de *Babel, prise deux* a été resserré et certains paragraphes intervertis, Francine Noël n'a pas modifié l'esprit et la musique de son roman et on retrouve toujours la voisine qui « a pogné un black eye », les « bag ladies » hantant

les ruelles d'Outremont, les dialogues où s'entremêlent l'anglais et le français et les allusions à la catastrophe de Saint-Basile-le-Grand. Et, il n'y a d'ailleurs aucune raison pour laquelle Francine Noël aurait dû se traduire elle-même ou ajouter des notes en bas de page, habitude détestable s'il en est. La seule concession au public européen est un glossaire minimaliste à la fin du livre afin d'expliquer certains mots ou expressions qui ont des chances de laisser rêver un lecteur originaire de Toulouse.

Pas plus qu'un écrivain canadien-anglais ne devrait changer quoi que ce soit à un texte vendu en Angleterre, pas plus qu'un auteur breton ne se préoccupe de ses régionalismes lorsqu'il est lu dans le reste de la francophonie, pas plus Francine Noël ne s'est posé de questions sur l'intérêt de son roman pour un public français. Le roman est ce qu'il est, dans toute son intégrité, avec la couleur des mots et des expressions qui en font un livre chargé de messages

sur la langue, la maison et la définition d'un pays. Francine Noël ne nie pas ce qu'elle est, ni d'où elle vient, elle propose un roman très construit, très complexe. Avec des réflexions sur l'espèce, la langue et l'identité, *Nous avons tous découvert l'Amérique* reflète parfaitement bien la tangente prise par le roman québécois des années 90. Des années qui pourraient bien voir notre littérature entreprendre une carrière internationale.

Ajoutons que, comme d'habitude, Actes Sud offre au lecteur un produit d'un esthétisme redoutable, avec en page couverture la reproduction d'une oeuvre de Pierre Boncompain exprimant parfaitement bien la solitude qui est l'un des thèmes du roman de Francine Noël. Pour ceux qui n'ont pas lu le roman à sa parution chez VLB en 1990, c'est là l'occasion de se le procurer et de le laisser traîner partout au vu et au su de tous, le contenu étant aussi évocateur et interrogateur que le contenant.



La ville au coeur français

BRÈVE HISTOIRE DE MONTRÉAL
Paul-André Linteau
Boréal, 166 pages
Clément Trudel

IL PEUT SEMBLER téméraire de consacrer moins d'une demi-page par année à l'histoire de Montréal. D'une « colonie missionnaire » à l'origine, on passe par le dynamisme d'une ville au centre de l'Empire français, puis à un relais commercial britannique. Vient ensuite le stade de métropole canadienne. La ville fut majoritairement anglophone dans la première moitié du 19e siècle, mais toujours y a battu un « coeur français ». Lorsque Toronto prendra de l'ascendant, Montréal deviendra une métropole tenant lieu de « foyer dynamique » du Québec moderne.

Cette « brève histoire » de Paul-André Linteau se compare à ces exploits que réussissent parfois les auteurs des *Que sais-je?*, aux PUF. L'auteur se fait par obligation concis, jamais simpliste. Son survol des faits sociaux n'oublie jamais les citoyens qui financent une expansion dont ils ne reculent pas souvent les bénéfices, écopant plutôt de mutations brusques laissant intactes les inégalités sociales. 40 % de la main-d'oeuvre, en 1825, est formée de ma-



noeuvres et de domestiques; c'est aussi l'année d'un recensement qui enregistre un tiers de Montréalais dont le lieu de naissance est à l'étranger ! Qui a dit que la diversité ethnique était un fait de l'après-guerre ?

Même lorsque Montréal accède au rang de « ville industrielle... qui a grandi trop vite », il demeure que le

revenu du travailleur est insuffisant : « il faut donc combler le manque à gagner en envoyant parfois des enfants et surtout des adolescents sur le marché du travail ».

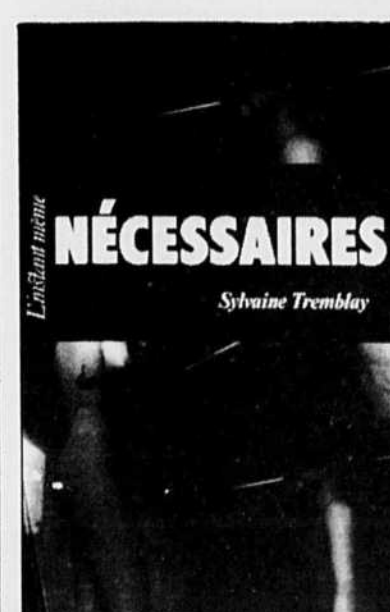
Montréal a dû souvent lutter pour son émancipation vis-à-vis du pôle de Québec - ce n'est qu'en 1920 que la « succursale de l'université Laval » devient université autonome. C'est une ville qui a vécu des frictions menant à une situation de « ville cassée », notamment lors des deux crises portant sur la conscription, mais il ressort de ce condensé d'histoire que le Montréal du 20e siècle a eu ses têtes d'affiche populistes, ses activistes communistes ou fascistes et que tous les brassements qui s'y produisirent ont abouti à faire de Montréal une grande ville nord-américaine. Oubliées, les deux mises en tutelle que lui imposa Québec ! Place aux forces de changement qui ont façonné cette ville moderne que Linteau dit « fascinante » en raison de son caractère de ville d'accueil, de ville-creuset que le maire Jean Drapeau première manière a aidée à s'ouvrir davantage au monde.

Paul-André Linteau sait aiguïser la curiosité. « Pour en savoir plus », il propose une bibliographie d'une quinzaine de titres qui nous renseignent tant sur les milieux d'affaires que sur la diversité religieuse et sur la « géographie urbaine » d'un lieu qui a 350 ans de présence « européenne » et plusieurs siècles de vie irouquoise.

Quand nécessité fait loi

NÉCESSAIRES
Sylvaine Tremblay, Québec, L'Instant même, 83 pages.
Pierre Salducci

A PRIORI, le recueil *Nécessaires* de Sylvaine Tremblay est plutôt séduisant. Ce titre audacieux souligne l'aspect impérieux de l'écriture, comme si tous les textes livrés ici avaient été inspirés par une nécessité incontournable. De plus, dès les premières pages, impossible de rester insensible au style si singulier de Sylvaine Tremblay. L'auteure a bénéficié du programme de parrainage de l'UNEQ, gagnant ainsi la chance de travailler sous la gouverne de Bertrand Bergeron. L'association Bergeron/Tremblay est d'ailleurs une heureuse initiative. Leurs deux univers se ressemblent, leurs recueils aussi. Sous la plume de Sylvaine Tremblay, on retrouve un peu de la structure syntaxique si particulière de Bertrand Bergeron. Les phrases sont cassées, syncopées, et ne se soucient pas toujours de s'enchaîner dans l'ordre habituel des mots. Sylvaine Tremblay utilise des refrains et des répétitions pour créer un rythme différent et n'hésite pas à couper ou à interrompre ses phrases de façon inattendue. Le lecteur est dérouter mais également séduit par une écriture très personnelle qui rappelle celle de Claire Dé dans *Le Désir* comme catastrophe naturelle.



Tout cela est parfait, tant que Sylvaine Tremblay met son talent au service du récit et de l'émotion. C'est le cas de quatre de ses nouvelles : *Hier* qui met en scène une jeune femme hantée par la mort de sa mère, *Seule* qui relate l'angoisse d'une employée face au regard de ses collègues, *Seul*, la neige ou le retour à la maison d'un veuf qui avait tout quitté pour une nouvelle femme, et enfin *Pour votre bien*, saynète humoristique à la façon des romans po-

liciers. Ces textes constituent de belles réussites car chaque fois le style se surpasse avec brio à un véritable souci de narration.

Trop souvent en revanche, Sylvaine Tremblay a tendance à s'orienter plutôt vers l'exercice de style que vers le récit narratif que qui donne tout le contraire d'une nouvelle. On a beau admettre que l'écrivaine s'intéresse plus aux impressions laissées par un événement qu'à l'événement lui-même. On a beau comprendre qu'elle préfère s'attarder à l'observation de détails plutôt qu'à rendre compte de la totalité d'un fait. Il n'en demeure pas moins que certains textes sont tellement déconnectés du réel et tellement dépourvus de tout repère que, finalement, on ne les comprend plus.

C'est le cas de la majorité d'entre eux, volontairement peu explicites, parfois vaguement fantastiques. On aurait bien aimé que l'auteure nous en dise assez pour qu'on s'y retrouve. Ce parti-pris d'obscurité agace en bout de ligne, d'autant plus lorsqu'il trouve son apogée dans une série de textes très courts, totalement abstraits, un peu déplacés dans un recueil de nouvelles. Dès lors, même si le travail de Sylvaine Tremblay apparaît prometteur, son premier recueil reste boiteux, pour cause d'abs traction, et bien souvent l'écriture tourne avec ce procédé, c'est-à-dire à vide.

UNEQ

Union des écrivaines et écrivains québécois

invite les écrivaines et écrivains à son congrès « Consolidation et orientations »
Les 23, 24 et 25 octobre 1992 à Montréal

- Thématique:
- Membership élargi ou restreint et structures de l'UNEQ.
 - Corporation professionnelle ou syndicat?
 - Droit de reprographie: gestion UNEQ ou gestion partagée?
 - Promotion de la littérature ou promotion de l'écrivain?
 - L'UNEQ souffre-t-elle de montréalisme?
 - Les écrivains pour la jeunesse.
 - La relève des écrivains.
 - Neutralité de l'UNEQ ou engagement social?

Frais d'inscription: 16,69 \$

Information et formulaire d'inscription: (514) 849-8540

Dans l'attente d'une confession

L'AMOUR CANNIBALE
Réjane Bougé
Montréal, Boréal, 1992, 183 pages
Pierre Salducci

QUAND on découvre le titre du roman de Réjane Bougé, *L'Amour cannibale*, on s'attend à l'évocation d'un sentiment fougueux, d'une passion, d'une émotion envivante. En effet, un conditionner ne se marie pas de nous lire et, par conséquent, lorsque l'intensité n'est pas au rendez-vous, la déception est à la mesure de nos attentes. En guise de passion amoureuse, Réjane Bougé ne propose qu'un récit décousu, extrêmement fragmenté d'où l'émotion ne parvient pas à surgir.

L'Amour cannibale se décompose en toutes sortes de parties complètement indépendantes les unes des autres. C'est là un premier handicap

aux conséquences multiples. Vous pouvez prendre le récit par n'importe quel bout, rien n'est véritablement lié, rien n'est indispensable à ce qui succède ou à ce qui précède. Commencez par la seconde partie, la première partie ne fera pas défaut à votre lecture. Reportez-vous ailleurs, il en sera de même. Les propos de Réjane Bougé ne s'inscrivent dans aucune progression, aucun enchaînement, ils sont seulement juxtaposés, ce qui nuit considérablement à la création d'une unité romanesque. L'intérêt n'est pas soutenu et s'assoupit souvent. À la limite, le récit de Réjane Bougé aurait trouvé plus de force à se voir présenté comme une suite de nouvelles, de comptes rendus ou de petits tableaux. En tant que roman, *L'Amour cannibale* ne fonctionne pas car il n'a ni la structure ni la qualité émotive du genre.

Construit autour de cinq personnages principaux, *L'Amour cannibale* est décomposé en autant de mouvements qui portent leurs noms, comme le titre, la mère, la tante, Luca, Catherine. La seule évocation de ces titres suffit déjà à donner une idée de la distance qu'adopte Réjane Bougé par rapport à ses personnages. Ainsi conserve-t-elle à leur sujet un ton neutre, froid, refusant de s'approcher de leur intimité ou de leurs sentiments. Seuls quelques détails ou quelques événements marquants sont évoqués au sujet de chacun. La jambe artificielle du père. Les visites au magasin Eaton avec la mère. Les nuits passées chez la tante. L'amour avec Luca. On ne nous donne pas l'occasion de les connaître vraiment, la narratrice elle-même reste en retrait, comme indifférente, si bien qu'on les quitte tous sans regrets.

Hantée par quelques figures, quelques souvenirs d'enfance ou d'âge adulte, Réjane Bougé ne parvient pas dans *L'Amour cannibale* à nous faire éprouver la nécessité qui l'a menée à son récit. Très certainement d'origine autobiographique, toutes ces scènes ne tirent aucun profit de leur « mise en fiction » et en ressortent même appauvries. Réjane Bougé n'ose pas aller jusqu'au bout, on sent qu'elle s'est retenue en permanence, par pudeur ou par discrétion, au lieu de tordre ses souvenirs pour en extraire le plus pur de l'émotion. Ainsi son texte n'est jamais attachant. Par ailleurs, le choix d'un style particulièrement austère, sans envolée ni lyrisme, n'est guère propice à la séduction. Dominé d'un bout à l'autre par une sobriété exagérée, *L'Amour cannibale* laisse l'impression désagréable d'un secret à demi-livré ou d'une confession attendue qui n'est jamais venue.

le plaisir des
Livres



Darius Milhaud

Darius Milhaud sans prétention

DARIUS MILHAUD

Entretiens avec Claude Rostand, préface de Claude Roy, chef Belfond, 161 pages.

Marie Laurier

LA FORMULE littéraire de l'entretien avec une forte personnalité qui a marqué une époque peut être périlleuse, prétentieuse ou carrément ennuyeuse. Tout dépend, en somme, de celui qui conduit le dialogue, de la pertinence de ses interventions et de ses questions. Bref, au sortir d'une série de rencontres verbales entre les deux protagonistes, il faut percevoir une meilleure connaissance du répondant.

C'est le cas des dix-huit entretiens bien ramassés que nous propose l'éminent musicologue et critique musical Claude Rostand avec le prolifique Darius Milhaud. Rédigés en 1952 à partir d'une série d'émissions radiodiffusées en France pour célébrer le 60^e anniversaire de naissance du compositeur, Belfond vient de les rééditer dans une présentation rafraîchie, offrant ainsi aux mélomanes l'occasion de renouer connaissance avec un créateur du 20^e siècle, membre du groupe des Six qui a laissé plus de 400 œuvres à la postérité.

Des œuvres d'inégale valeur, Darius Milhaud en convient lui-même en faisant la genèse de sa production, n'hésitant pas à rappeler les huées et les protestations dont certaines d'entre elles, par exemple *Protée* qui provoqua une émeute en 1920, la *Création du monde* aussi en 1926 mais accueillie triomphalement 25 ans plus tard. Car les dialogues Rostand-Milhaud rappellent à juste titre qu'à cette époque, les premières et les générales des nouvelles créations des musiciens ou des dramaturges à la mode provoquaient des réactions très vives : on aimait ou on n'aimait pas et on le faisait savoir bruyamment.

Les temps ont bien changé, et on ne retrouve plus cette fièvre de la découverte ou de la déception, nous qui applaudissons et ovationnons n'importe qui et n'importe quoi. Une attitude de « paresse », jugent d'un commun accord Milhaud et Rostand qui déplorent que le public ne soit plus aussi exigeant qu'autrefois.

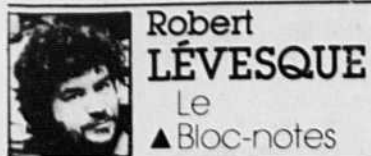
Darius Milhaud a travaillé avec les plus grands poètes et écrivains et dramaturges, ses contemporains, — Paul Claudel, Louis Jouvet, Jean-Louis Barrault, « le grand » Charles Dullin, Jean Cocteau, Paul Valéry,

etc. — et ce seul rappel de noms célèbres suffit pour constater à quel point son talent était reconnu et recherché.

Il n'aimait pas Wagner qu'il trouvait « ennuyant » — « Je donne tout Wagner pour une page de Berlioz », disait-il — il avait peu de goût pour Brahms, il adorait ce qu'il qualifie « d'âge d'or de la musique française », celle de Gounod, Fauré, Debussy et Satie. Et connaissait par cœur tous les grands classiques et romantiques.

Secrétaire de Paul Claudel alors ambassadeur à Rio de Janeiro pour qui il a signé la musique du célèbre opéra *Christophe Colomb*, grand voyageur devant l'Éternel, aux États-Unis et en Israël, Darius Milhaud a suivi de très près l'évolution de la musique contemporaine et des tendances dodécaphoniques et il porte des jugements éclairés sur le travail des Schönberg, Berg, Boulez, Webern et autres.

Sans entrer dans les détails de sa vie privée, le préfacier Claude Roy souligne la présence constante de sa femme Madeleine Milhaud que j'avais le bonheur de rencontrer le printemps dernier et qui à 90 ans perpétue l'œuvre de son mari né à Aix en Provence en 1892 et décédé à Genève en 1974. Elle me parlait de Darius Milhaud comme du « compositeur » le moins prétentieux du siècle. Ce que les entretiens confirment.



Robert LÉVESQUE
Le Bloc-notes

PARMI les hommes et les femmes (elles sont rares, à part Mnouchkine) qui marquent la seconde moitié du siècle autant par leurs écrits sur le théâtre que par leurs spectacles, le Milanais Strehler, le Français Chéreau, l'Allemand Peter Stein, le Russe Lioubimov, l'Américaine Elizabeth LeCompte, Vitez fauché à 60 ans, c'est le Britannique Peter Brook qui m'apparaît le plus proche du philosophe, celui qui, l'air de prendre le thé, ébranle le plus la machine; Brook c'est un philosophe des lumières, on dirait à le voir déambuler, dans les venelles du vieux Avignon, la réincarnation de Denis Diderot en *gentleman theater*.

Iconoclaste et bien mis, vieil anticonformiste, la douceur extrême et le savoir encyclopédique, mais l'intransigeance du travailleur qui interdit ses répétitions à tout curieux, il a dans l'œil l'inquiétude amusée des grands questionneurs. Il ne touche rien des notions fondamentales qu'il n'ait d'abord repensé de fond en comble, réévaluer et retourner les sens possibles. Comme l'espace, par exemple... ou l'écoute de la salle, ou le style, dont il ne saurait dire s'il en a déjà vu, préférant l'antistyle; ou la culture officielle, qu'il juge la plupart du temps ridicule...

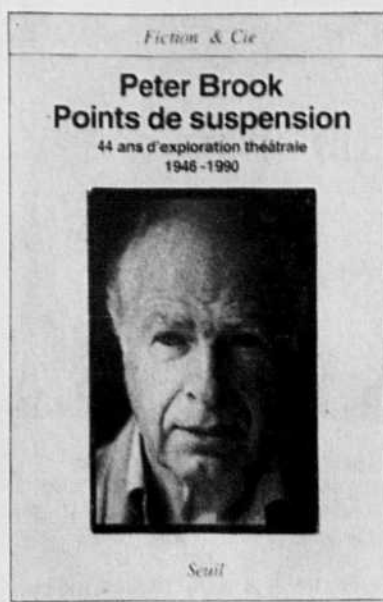
Peter Brook est aujourd'hui l'homme de *La Tragédie de Carmen*, du *Mahabharata*, de *La Tempête*, pour ne prendre que les récents ouvrages. C'était avant-hier le

L'air de prendre le thé

garçon génial qui, à 20 ans, dépoussiérait quelques Shakespeare secondaires, *Peines d'amour perdues* en s'inspirant de Watteau, *Mesure pour mesure* en s'inspirant de Bosch. C'était hier le créateur des grands spectacles engagés comme U.S. sur l'Angleterre et le Vietnam, comme *Marat-Sade* sur l'idée de la révolution. C'est, depuis, l'homme de la coupure avec Londres et les théâtres traditionnels, alors qu'il fonde en 1970 un Centre de recherche réunissant des acteurs de toutes nationalités, phalanstère nomade qui va mener Brook et sa troupe au cœur de l'Afrique, en Amérique, à travers le monde où ils redécouvrent la fonction première (ou primaire) du théâtre, non pas dans ce qu'une troupe apporte et laisse dans un lieu, mais dans ce qu'elle a partagé dans ce lieu.

De retour de pèlerinage, et de pratique du théâtre « à la dure », Brook va devenir à Paris l'homme des Bouffes-du-Nord, découvrant « un théâtre derrière la gare du Nord que tout le monde a oublié », théâtre désaffecté qu'il décide de laisser en l'état, où il montera *Timon d'Athènes*, alors que les premiers applaudissements d'un public fervent feront tomber des vieux balcons rococo des pans de moulures carbonisées.

Cet homme qui remet en question le sens du spectacle et la pratique du théâtre, les œuvres et l'espace dans lequel on les joue, a publié en 1977 un ouvrage qui le classe chez les théoriciens de cet art de l'éphémère. Dans *L'Espace vide*, Brook apportait une clarté décapante sur son métier et sur son art, analysant les théâtres bourgeois, brut, sacré et immédiat. Mais Brook, qui voyage, qui travaille



beaucoup, écrit peu et voilà, 15 ans plus tard, un second bouquin Brook, fait de divers entretiens, interviews, notes glanées de 1946 à 1990.

Moins cartésien que Vitez, moins fleuri que Strehler, le langage écrit de Brook (traduit par Jean-Claude Carrière) va dans la simplicité du propos; c'est la manière du sage et du philosophe. *Points de suspension*, où malgré le titre on ne trouve aucun de ces tris de points qui ouvrent une fenêtre au bout d'une phrase, est un parcours dans le temps, plus thématique que chronologique. Brook évoque « l'obscur pressentiment » qui est le point de départ dans sa relation avec une pièce, « pressentiment obscur et profond, semblable à une odeur, à une couleur ou une ombre », dans lequel il trouve la conviction que

cette pièce doit être montée. Parlant de sa première mise en scène (personne ne lui offrait de film à réaliser, il accepta « avec une effroyable condescendance » la mise en scène d'une pièce), il dit se souvenir d'avoir prévu le moindre geste des comédiens — l'un devait attacher ses lacets et à la cinquième réplique, pour la rehausser, le lacet devait casser — en préparant comme un script une mise en scène théâtrale. Toute sa vie, il va passer de la préparation au théâtre à l'appréhension du théâtre, cheminement vers un état d'interrogation permanente.

Il passe dans la forêt Shakespeare, « espèce différente », d'une incroyable densité et complexité dont il explore certains grands arbres, et au sortir de laquelle il se demande « pourquoi aucun des auteurs dramatiques anglais actuels (un texte de 1963) n'arrive à égaler le quart de la puissance et de la liberté de Shakespeare »; il traverse le bois Tchekhov, « un auteur doué d'une générosité infinie, pas obsédé par ses propres convictions, il donne l'impression d'être en totale osmose avec chacun des personnages ».

Il trace des portraits brefs de Gordon Craig, John Gielgud, Grotowski, Pierre Monteux. Lisez le texte où il raconte d'où il est parti et où il est arrivé pour le décor de *La Tempête*, ce jardin zen dans lequel Prospero mince et noir scandait sa magie dans une crique avignonnaise les soirs de mistral calme, les soirs de mistral fort.

☆☆☆

Points de suspension, 44 ans d'exploration théâtrale, Peter Brook, Seuil, 1992, 342 pages.

La blonde de mon père

HISTOIRE DE MON FILS, Nadine Gordimer, Traduit de l'anglais par Pierre Boyer, Christian Bourgois, 1992, 325 pages
Francine Bordeleau

ISSUE DE l'intelligentsia intellectuelle sud-africaine, membre, par son mariage, de la bourgeoisie juive et libérale, et chante de l'anti-apartheid depuis ses tout débuts il y a près de 40 ans, Nadine Gordimer a été le premier écrivain sud-africain à recevoir le prix Nobel. C'était en 1991, et l'Académie suédoise voulait de toute évidence encourager la politique d'ouverture de Frederik De Klerk.

Ce livre-ci a été publié en Afrique du Sud en 1990, juste avant le Nobel, au moment où se mettaient en place les premières mesures d'assouplissement du régime. Et comme avec *Ceux de July*, *Fille de Burger* ou *Le Conservateur*, tous traduits en français par Albin Michel, Nadine Gordimer utilise ici la fiction pour rendre compte, avec le plus d'exactitude possible, de l'état des lieux.

Histoire de mon fils nous amène à Johannesburg, aujourd'hui. Will, le

fil ainsi nommé en l'honneur de Shakespeare, rencontre par hasard son père en compagnie d'une femme blanche et blonde. Cette femme, Hannah, fait partie d'une organisation humanitaire qui s'occupe des prisonniers politiques et Will la connaît : elle a visité son père en prison, lui a transmis des messages et a offert à la famille une sorte de soutien moral.

Pour Gordimer, écrivaine engagée qui se plaît à montrer comment les destins individuels sont tributaires d'une situation politique, la fiction est, on le devine, prétexte à message. Mais elle a trop de talent pour être platement didactique et *Histoire de mon fils*, qui se permet de relier entre eux plusieurs thèmes, sera lisible même lorsque l'apartheid aura complètement disparu.

Au centre du récit, le personnage qui en assure la cohérence interne : Sonny, le père. Métis, donc ni blanc ni noir, il est un individu perpétuellement en périphérie, ni du côté de la minorité afrikaner et de ses privilèges, ni condamné à la misère de la

majorité noire. Mais il a des principes. Qui, d'abord, en font un père exceptionnel, et ce roman est en grande partie l'histoire de la tendresse infinie qui le rattache à son fils; et qui l'incitent ensuite à s'engager. Aussi médiatisé qu'un Mandela, Sonny deviendra une célébrité nationale, vivra sa détention en martyr glorieux, puis retombera dans l'oubli... Gordimer dépeint avec une grande justesse les bouleversements qu'engendrent la nouvelle vie politique et la transformation d'un personnage anonyme en héros (ainsi que, il ne faudrait pas l'oublier, la relation de Sonny avec la blonde Hannah), et c'est pourquoi le roman a autant de force.

Récit subtil et magnifiquement écrit, *Histoire de mon fils* (traduction littérale du titre de Gordimer qu'il faut sans doute comprendre comme « l'histoire racontée par mon fils ») constitue de surcroît une fort belle introduction à l'œuvre de Gordimer qui, si l'on fait abstraction des réactions sud-africaines, s'est élaborée dans la discrétion.



Éditions XYZ éditeur

Le père nouvelle

En nomination pour Le Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois

André Carpentier

Carnet sur la fin possible d'un monde

815, rue Ontario Est, bureau 201, Montréal (Québec) H2L 1P1
Téléphone : (514) 525-2170 • Télécopieur : (514) 523-9401

20 ans d'édition en Acadie

Mer et littérature
sous la direction de Melvin Gallant
Actes d'un colloque international tenu à l'Université de Moncton en août 1991. En resituant le thème de la mer dans les littératures francophones d'aujourd'hui, ces textes apportent un éclairage original sur une évocation imaginaire dont l'ampleur et la mobilité n'ont pas fini de nous surprendre. 355 p. 24,95 \$

L'Eau Brisée
Roméo Savoie
« Il y a dans ces mots des cratères plus profonds que la terre, des amours comme l'Himalaya, des fuites, des raccourcis, des silences terrifiants et sauvages, des nuits étoilées de guirlandes, des rages de demeurer sur place, des envies de mourir, de construire des cathédrales et d'y ensevelir mes morts. Il y a dans ce livre ce que je suis. » 82 p. 10 \$

Le Cycle de Prague
Serge Patrice Thibodeau
Inspiré tant par le baroque que par l'expressionnisme, tant par l'érotisme et la spiritualité que par la philosophie, ce recueil de poésie réduit à l'échelle de Prague l'image du monde actuel, avec ses beautés et ses déceptions, son raffinement et sa bêtise, son désespoir et sa foi. 155 p. 15 \$

Que le tintamarre commence!
Jean-Marie Nadeau
« Que le tintamarre commence! » est avant tout un essai politique sur l'avenir du peuple acadien, écrit sous la forme d'une longue lettre. C'est donc un ouvrage engagé politiquement, qui fait appel à la mobilisation populaire des Acadiens et des Acadiennes comme moyen privilégié d'affirmation nationale. Autonomie et responsabilité en sont les mots clés. 174 p. 16,95 \$

Contre vents et marées
Paul Charbonneau
Dans ce livre abondamment illustré, l'auteur nous présente les grands moments de l'histoire des francophones qui ont colonisé et habité Terre-Neuve ainsi que le Labrador, et qui ont participé à leur développement. 240 p. 24,95 \$

Dans toutes les bonnes librairies

Les Éditions d'Acadie
C.P. 885, Moncton, N.-B. E1C 8N8
Téléphone: (506) 857-8490
Télécopieur: (506) 857-3070

TRIPTYQUE
C.P. 5670, SUCC. C. MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4 TÉL.: (514) 524-5900 ou 525-5957

Louise Champagne
CHRONIQUES DU MÉTRO
(nouvelles) 134 p., 14,95 \$
Quelques-uns de ces récits sont réels, d'autres totalement fictifs, alors que certains, issus de l'imaginaire collectif des voyageurs souterrains, ont dû être écrits de toute urgence pour éviter qu'ils ne se produisent réellement. Chose certaine, quand vous refermez ce livre, le métro de Montréal n'aura plus jamais le même visage pour vous.

Robert Hébert
LE PROCÈS GUBORD
ou
L'interprétation des restes
(essai) 196 p., 19,95 \$
Cette plaidoirie est un texte fondamental dans l'histoire des idées et de la liberté au Québec; une véritable déconstruction de l'ultramontanisme catholique, local et international, une leçon de courage.

Pierre Manseau
QUARTIER DES HOMMES
207 p., 15,95 \$ (roman)
Sous couvert d'une enquête policière et d'un décor de voyous déterminés, l'auteur laisse libre cours à un imaginaire nourri de blessures profondes et de désirs tout aussi impossibles. Une écriture exceptionnelle au Québec.

le plaisir des
Livres

Marie-Claire BLAIS

▲ Parcours d'un écrivain

Carnet 5

EN CE DÉBUT d'automne 1963, pendant que règne l'agitation des étudiants sur le campus de Harvard — car la guerre du Vietnam ne tardera pas à survenir, déchirant tout le pays — j'ai le plaisir d'entendre encore la langue française à laquelle s'ajoute cette fois la brusquerie un peu chantante de l'accent américain de la Nouvelle-Angleterre, chez Maud Morgan dont je visite l'atelier de peinture, rue Hinland, dans un respectable quartier de Cambridge où s'alignent, parmi des buissons de cèdres, de jolies maisons de bois peintes en vert, et leurs jardins clôturés.

Et c'est là que revit ma fascination pour la peinture non-figurative américaine, celle qui annonce dans les foudroyants tableaux de Maud aux lignes folles, dégoûtantes d'une fertile matière rouge et or, à la fois débridée et rigoureusement maintenue dans le secret de son explosion, l'événement du Pop Art, et bientôt avec le tumultueux Andy Warhol et la force de ses dénonciations sociales, une peinture si indiscrète dans le traitement de l'actualité et du quotidien qu'on se demande si elle n'est pas une photographie presque trop réelle de ce que nous sommes devant les produits que nous consommons. La boîte de conserve (soupe Campbell) n'est-elle pas là, sous nos yeux, n'a-t-elle pas envahi toute notre imagination, de même que cet obsédant visage de Marilyn Monroe dont les yeux se referment sur la tragédie multipliée (car il y aura cent, deux cents peut-être) tableaux représentant avec la même exactitude ce visage masqué d'un faux sourire, d'une feinte résignation d'une femme qui seule connaît la violence de son destin.



Maud est une grande femme énergique aux cheveux blancs : elle vit seule bien qu'elle voit fréquemment sa fille dont elle se sent proche, elle tente de revendiquer à près de cinquante ans, me dit-elle avec un humour grave, l'autonomie de sa personne comme celle de son art. Pendant que je regarde ses tableaux dans l'atelier dont les panneaux des larges fenêtres reflètent un ciel bleu déjà froid, parmi des toiles blanches inachevées qu'un coup de brosse a inondé d'un flot de lumière dont les taches, au milieu de la toile, en contraste avec le blanc, sont d'un jaune torride illuminé, Maud me dit qu'elle peint ainsi plusieurs toiles à la fois chaque jour. Je ne me doute pas encore que Maud qui, même à un âge avancé peint et expose encore aujourd'hui à travers le monde, est pour moi la prophétie incarnée de toutes ces femmes artistes, peintres, graveurs, sculpteurs que je rencontrerai bientôt aux États-Unis, au Canada et en France et qui, toutes, comme Maud, vont défendre leur art avec la même intégrité et la même furieuse autonomie.

C'est ainsi que je verrai plus tard, à New York, les tableaux de Jackson Pollock, de Gorky, de Hans Hoffman dont l'embrassement des couleurs et des formes, leur lancinante expression du tourment que vivent nos contemporains, que ce même

ruissellement de taches grattées structurées, arrachées au chaos de la matière épave, me rappelleront Maud et la fulgurance de sa rupture avec l'art traditionnel ; ces tableaux me feront croire en cette influence de la peinture sur l'écriture, en ce pouvoir d'un art qui en éclaire un autre en s'y ajoutant, comme on le voit lorsque Proust décrit un pan de lumière jaune sur un mur, lorsqu'il affine de ses propres éclairages un tableau de Vermeer ou un portrait de Rembrandt qui imperceptiblement devient un portrait de l'écrivain lui-même.

En cette année 1963 où gronde la colère sur les campus des universités, où chacun exprime ouvertement sa crainte de la guerre, l'art est provoquant lui aussi et ses secousses agressives sont bénéfiques ; rue Brattle, à Cambridge, on se bouscule aux portes des cinémas pour voir des films de Godard, de Bunuel, bientôt on assiègera les galeries pour voir les tableaux de Andy Warhol (on dirait alors un petit garçon rêveur, inoffensif sous ses cheveux blonds dont une mère recouvre un oeil anxieux) et de Roy Lichtenstein, dont les oeuvres hurlent l'agonie de la civilisation industrielle. L'un de ces tableaux affiche longtemps ma mémoire : la toile ne contient qu'un objet photographié dans le noir ou méticuleusement dessiné d'un crayon sombre : c'est une chaise électrique qui est vide, qui attend.

En 1963, on vient à peine d'abolir la peine de mort au Canada. Aux États-Unis, la peine capitale existe toujours bien que sur tous les campus, de Harvard à Berkeley, les étudiants continuent de s'y opposer fortement. Andy Warhol et Jackson Pollock qu'on voit surgir dans les galeries de New York comme les barbares de la nouvelle peinture, eux qui choquent la critique, qui font tant de bruit, mourront pourtant presque seuls, dans de silencieuses catastrophes dont on ne saura presque rien, sinon que l'un était malade et l'autre enclencha à conduire trop vite sur ces routes où il allait périr dans un accident.

Par un soir de septembre 1992, j'entends la voix de Maud au téléphone, dans le refuge un peu glacé de la campagne où, en cette saison, je vois rarement mes amis ; c'est une voix ancienne que je ne reconnais pas d'abord, une voix cassée, celle d'une très vieille dame. J'apprends qu'elle peint toujours, expose encore ses tableaux, qu'elle écrit son autobiographie. Je n'ai pas entendu la voix de Maud depuis cette visite dans son atelier en automne 1963, mais à mesure que je l'entends, je revois les toiles encore intactes dans l'atelier de la rue Hinland, à Cambridge ; je revois aussi la main qui, d'un large coup de brosse, projetait sur la toile blanche ces taches encore humides qui avaient l'éclat du soleil...

— M.-C. B.

La disparition du peuple



Robert SALETTI
Essais
Québécois

TRUDEAU ET LA FIN D'UN RÊVE CANADIEN

Guy Laforest
Septentrion, 265 pages

LA SOUVERAINETÉ EST-ELLE DÉPASSÉE ?

Anne Légaré
Boréal, 164 pages

IL Y A, dit-on, une crise de la démocratie. Le terme est ressassé, utilisé à toutes les sauces, les essais sur la question pleuvent, et ici même au Québec à la faveur des débats constitutionnels, mais les gens ordinaires continuent de délaissé progressivement les urnes et de se désintéresser de leurs édiles et de leurs représentants. Comme pour l'éducation d'ailleurs dont tout le monde admet qu'elle est dans un état déplorable, alors qu'on se soucie du pouvoir des commissions scolaires comme d'une guigne. L'arène politique est de plus en plus perçue comme un mal nécessaire et le scepticisme est devenue la règle. On n'a qu'à voir la qualité des élus et des chefs pour comprendre que nos élites politiques souffrent d'une crise de représentativité. Qu'y s'identifie réellement à Mulroney ou Bourassa, à Chrétien ou Parizeau ?

Une des causes de ce désenchantement, ce sont les politiciens eux-mêmes qui préfèrent les palabres aux véritables discussions, comme on a encore pu le constater lors du « débat » télévisé entre Bourassa et Parizeau, et les arrangements techniques aux véritables solutions politiques. Qu'est-ce que le Québec, dont le nationalisme a depuis des lustres été fondé sur la croyance à une dualité canadienne, a gagné dans l'Accord de Charlottetown, si ce n'est une protection surtout technique à coups de vetos et de dérogations mineures. Ce n'est pas rien. Une protection est une protection. Mais ce n'est pas le Pèrou non plus. Il n'y a pas de quoi rêver et pourtant le rêve et l'avenir sont aussi des finalités du politique. À mesure que la doctrine du libéralisme s'étend et que les droits des uns et des autres se multiplient, une chose est en train de disparaître, le citoyen. Ce que je retiens de la lecture des ouvrages d'Anne Légaré et de Guy Laforest, c'est que le citoyen, s'il est de plus en plus absent des bureaux de scrutin, est surtout désresponsabilisé au profit de ce qu'on pourrait appeler « l'homme de

droits ».

Anne Légaré est allée rencontrer neuf parlementaires ou intellectuels français engagés dans le processus de construction de la fédération européenne et leur a posé la question suivante : « La souveraineté est-elle dépassée ? » Pour Légaré, qui est prof de sciences politiques à l'UQAM et qui n'a jamais caché ses allégeances indépendantistes, il s'agissait de voir si le fédéralisme ne constitue pas en fait un frein à la souveraineté des nations ou encore si la souveraineté est une notion viable dans le contexte actuel d'intégration des marchés économiques et de formation de grands ensembles coopératifs. Avec, bien sûr, l'idée sous-jacente qu'au fond tout fédéralisme qui se respecte commence par le respect des parties qui le composent, des parties qui sont souveraines et égales entre elles. On sait que Bourassa aime bien citer l'Europe en exemple pour promouvoir la confédération canadienne. Or, est-ce à cause du choix des interlocuteurs ou alors l'effet d'un réel consensus sur la signification du projet européen, mais il se dégage des propos recueillis par Légaré une nette réitération du rôle de la nation dans le fondement de la démocratie occidentale. En fait, ce sont deux philosophes, Paul Thibaud et Luc Ferry, qui expriment le plus clairement que la nation, en tant qu'espace de souveraineté du peuple, est encore le meilleur moyen d'assurer l'implication, le partage et la solidarité qui font de l'individu un citoyen à part entière. À condition que l'État-nation ne mine pas la représentativité et la confiance qui, dans la tradition lockienne qui est la nôtre, fonde sa légitimité. Aussi, toute « supranationalité » ne peut être pensée, selon Ferry, qu'à la condition d'éviter deux tentations nationalistes, la tentation que Ferry appelle « républicaine » ou l'État centralisé de manière excessive et gomme les différences régionales (il donne la France en exemple) et la tentation libérale-juridique qui est celle vers laquelle se dirige l'Europe et où les décisions sont prises par des diplomates et des technocrates plutôt que par les élus du peuple. Une Europe fédérée authentique n'existerait donc possible que dans l'apparence d'un parlement européen légitime représentant des nations souveraines.

Il ressort finalement de ces entretiens que le fédéralisme à l'européenne a peu à voir avec la situation canadienne ou même américaine et que la nation, par l'entremise des institutions parlementaires qui permettent son oxygénation, demeure le lieu idéal d'éclatement du citoyen responsable et de la démocratie. Les droits de

l'homme mèneraient à l'abstraction juridique et à l'arbitraire bureaucratique s'ils n'étaient épaulés par les droits de citoyens. C'était le sens de la Révolution française. Le nationalisme, s'il est souverain, c'est-à-dire apte à générer la solidarité des jugements personnels plutôt que la confrontation des droits individuels, peut encore garantir la diversité du monde. L'initiative d'Anne Légaré s'avère donc pleine d'intérêt. L'Europe nouvelle pose encore beaucoup de questions non résolues à partir de prémisses complexes et différentes que les politiciens d'ici auraient tort de récupérer à des fins partisanes.

La problématique soulevée par l'essai de Guy Laforest, *Trudeau et la fin d'un rêve canadien*, recoupe les craintes évoquées par les Thibaud et Ferry quant au recul des institutions politiques à la faveur d'un État de plus en plus judiciarisé. La thèse, ici, est simple bien qu'elle soit abordée sous plusieurs angles. Si l'Histoire reconstruit en Pierre Elliott Trudeau le nouveau fondateur du Canada, Charte des droits et Rapatriement de la constitution obligent, le prix de cette reconnaissance aura été la fin du rêve de la dualité canadienne, la mort historique d'un des deux peuples fondateurs. Un rêve porté par les Canadiens français depuis les débuts de la Confédération et qui fonda notre historiographie nationaliste. En analysant les actions et le legs politique de Trudeau, Laforest montre que ce rêve s'est définitivement évanoui avec le Lac Meech à l'échec duquel le « Prince » a savamment participé. Pour le politologue de l'Université Laval, Trudeau fut trop proche de Machiavel et pas assez de Locke et le travail de sapes qu'il a effectué contre la société distincte et le nationalisme québécois dans son ensemble équivaut ni plus ni moins à une dissolution de l'esprit canadien. En gros, Trudeau est le fils spirituel de Lord Durham. Ou comment fonder un peuple dans l'autre.

À certains égards, le fait même que dans une semaine nous serons appelés à sceller le sort du Québec dans un référendum canadien devrait faire disparaître nos dernières illusions. Quel est le sens d'aller dire oui ou non à une entente qui consacre une sorte de statu quo amélioré ou dégradé (ça dépend des versions) ? Une entente dont l'intérêt est avant tout de prouver que l'on pouvait s'entendre ? Comme si la classe politique voulait se prouver qu'elle existait, peu importe pour qui. Sommes-nous des individus égaux mais anonymes ou des citoyens inégaux mais responsables ?

NOUVEAUTÉS

ÉDITIONS PAULINES



AU BONHEUR DE VIVRE!

En collaboration sous la direction d'Yvon Poitras
Photos-couleurs * 240 pages * 29,95\$
Recueil de textes de vingt-cinq auteurs éblouis par les grandeurs et les beautés de la vie. Leurs réflexions poétiques nous entraînent sur quinze pistes de la vie telles que la nature, le défi, la libération sociale, l'engagement, l'espoir et l'amour. Un merveilleux livre-cadeau agrémenté de photos-couleurs à offrir en toute occasion; un bonheur de vivre à partager!

LES CHRÉTIENS ET LES IMAGES

Les attitudes envers l'art dans l'Église ancienne
Stéphane Bigham * 200 pages * 14,95\$

Ce livre examine le témoignage biblique, littéraire et archéologique du judaïsme et du christianisme de l'Antiquité afin de découvrir les attitudes des juifs et des premiers chrétiens envers l'art figuratif. L'étude démontre que le judaïsme et le christianisme primitif, contrairement aux idées reçues, ne sont pas hostiles aux images.



GUTENBERG

Guy Bechtel
Fayard, 1992, 697 pages

LA COMMUNICATION-MONDE

Histoire des idées et des stratégies
Armand Mattelart
Éd. de la découverte, 1992, 339 pages
Heinz Weinmann

MALGRÉ les prophéties apocalyptiques de notre gourou des médias, Marshall McLuhan, la Galaxie Gutenberg brille toujours de tous ses éclats au ciel médiatique. Par contre, la supernova Gutenberg, à l'origine de la galaxie, n'a cessé de pâlir jusqu'à presque s'éclipser.

Ironie du sort, Gutenberg, l'« inventeur de l'imprimerie », restera à tout jamais une page blanche. Il partage ainsi le sort d'autres « inventeurs » dont l'oeuvre, gigantesque, a carrément éclipsé l'homme qui l'a produit : Homère, Shakespeare, Léonard de Vinci.

Décidément, les moyens les plus high tech, les puissants cyclotrons de l'université de Californie qui ont récemment bombardé de leurs protons accélérés le papier et les encres de la Bible dite de Gutenberg n'ont pas levé le voile sur l'homme secret. Bien au contraire, ils n'ont fait qu'épaissir le mystère.

Premier imprimeur, Gutenberg n'a laissé aucune trace écrite, aucune signature. Volonté de couper radicalement les ponts avec le média qui l'a précédé, le manuscrit ? Pire, aucun « colophon » de Gutenberg, achevé d'imprimer indiquant de façon indubitable la date et l'identité de l'imprimeur, ne nous est parvenu.

Jusqu'à la célèbre « Bible de Gutenberg » qui garde le secret de sa date de publication (probablement 1455) et de ses créateurs (probablement un trio). La date de naissance exacte de Gutenberg reste dans la vague. Faute de précisions, on l'a fixée en 1400. Ça fait un chiffre rond. Dix-huit ans, préparez-vous à célébrer le six centième anniversaire de la naissance de Gutenberg !

La seule date dont nous soyons absolument sûrs, c'est celle de sa mort : 1468. Donc, Gutenberg a vécu. Preuve par la négative de son existence.

Les seules traces de sa vie nous viennent de documents légaux et de procès. Manque de chance, ce n'est jamais Gutenberg qui témoigne. Les historiens et biographes se trouvent devant un défi insurmontable : à partir de quelques bribes insignifiantes, ils doivent reconstituer la vie du père de l'imprimerie. En regardant la lune, qui saura jamais deviner l'éclat du soleil ?

Mission impossible ? Pas complètement. La « nouvelle histoire » nous a appris comment recycler les déchets de l'Histoire, comment, à partir de factures froissées, registres de chargement, moyennes de températures, faire revivre toute une époque. Mais, pas la vie d'un individu.

C'est ce que cette monumentale biographie de Gutenberg par Guy Bechtel nous enseigne, Bechtel qui a instruit le dossier Gutenberg en « nouvel historien ». Il a passé au peigne fin le moindre document. Sur-tout, il est passé à travers la montagne de livres imprimés consacrés à celui qui les a conçus le premier. Plus que d'une biographie, il s'agit d'une anti-biographie : effort critique de séparer l'ivraie du bon grain, les légendes et les mythes qu'a fait proliférer l'ombre dans la vie de Gutenberg, des possibles les plus plausibles, la « vérité » étant à tout jamais hors d'atteinte.

Tous les « mythes fondateurs » s'emparent de Gutenberg : son nom double qui indique les deux propriétés de son père à Mayence Johann Gensfleisch (littéralement « viande d'oe ») dit Gutenberg (« bonne montagne ») se dédouble en deux personnes distinctes, rivales, l'une, évidemment le « vilain » Gensfleisch, volant le secret de l'imprimerie pour le confier au « bon » « Bonnemontagne ». Comment ne pas penser aux deux

serruriers du mythe fondateur de la ville de Québec ?

Enfin, une rivalité sourde n'a cessé d'animer Mayence et Strasbourg. Rivalité au sens premier du mot. Situés comme Québec et Montréal sur la même « rivière », Strasbourg et Mayence ont prétendu toutes les deux au titre prestigieux de ville où l'imprimerie a vu le jour. Car Gutenberg, bien que né à Mayence, a passé 12 ans de sa vie à Strasbourg, à ce moment vital libre de l'empire. A-t-il fait ses premiers essais d'imprimerie à Strasbourg, utilisé des caractères amovibles coulés dans du plomb ? Probablement. Mais, c'est depuis son retour à Mayence, depuis 1448, que les premiers imprimés ont vu le jour. Bien que lui-même strasbourgeois, G. Bechtel donne à Mayence la palme sans hésiter.

Après la rivalité clochermerlesque entre deux villes, les nationalismes naissants ont convoité la primauté de l'imprimerie, en dépeignant bien sûr Gutenberg de son trophée. Différentes nations — la France, la Hollande, l'Italie —, en falsifiant l'histoire, ont essayé de mettre dans leur berceau — les premiers livres imprimés ne s'appellent-ils pas justement « incunables » — ce prestigieux cadeau d'anniversaire.

C'est la guerre civile, éclatant à Mayence en 1462, qui chassera de leur foyer premier les imprimeurs et les disséminera dans toute l'Europe. L'instrument par excellence de la diffusion des idées se devait d'être disséminé aussi urbi et orbi.

Armand Mattelart dans *La Communication-monde*, étudie précisément ce mouvement inéluctable vers la « globalisation » du champ de communication et du flux de plus en plus libre de l'information qu'inaugure l'avènement de l'imprimerie. Son enquête pourtant ne commence qu'au 19e siècle, moment à partir duquel ce mouvement entre dans une phase d'accélération avec l'invention de l'électronique.

La page blanche de Gutenberg

L'ULTIME REBELLION

LE FÉDÉRALISME CONTRE LES ABUS DES POLITICIENS

Jean-Pierre Dandurand

Une vue d'ensemble des effets du fédéralisme sur la politique, l'économie, la culture et la paix.

En vente chez votre libraire

ÉDITIONS DU TRÉCARRÉ



192 pages 17,95 \$

Diffusion Diffulivre



SI TU CHERCHES LE BONHEUR...

Les béatitudes
Jules Beaulac * 208 pages * 12,95\$

Jésus nous a proposé un chemin souple et efficace pour atteindre le bonheur: celui des béatitudes. Voici une réflexion en trois temps sur le thème de chacune de celles-ci: courts récits de situations contemporaines, textes bibliques en lien avec la béatitude et commentaires interpellant la vie quotidienne.

En vente chez votre libraire